



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N° 8.

1^{er} AOUT 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE.

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

Parmi les nombreux ouvrages de Jules Michelet qui, non moins que son frère intellectuel, Edgar Quinet, a eu la gloire d'être classé parmi les plus grands « remueurs » d'idées du XIX^e siècle, au nombre de ces ouvrages, disons-nous, il en est un, *Bible de l'humanité* dont le titre peut étonner le lecteur. Pourquoi, se demande-t-il, ce mot de « bible » est-il au singulier ? Ne sont-ils pas nombreux ces *Livres* par excellence (1), codes religieux, phi-

1. Mot tiré du grec *Biblos*, livre.

losophiques ou dogmatiques, où ont puisé, pendant des siècles, des générations entières ?

L'auteur, dans sa préface, répond lui-même à cette interrogation. C'est parce qu'il les assimile les unes aux autres, ces Bibles, qu'il les englobe, quoique fort diverses, dans une dénomination générale et collective. C'est donc au singulier qu'il a pu employer ce titre et, d'autant plus, qu'à ce mot correspond un autre terme à peu près équivalent, général lui aussi, plus encore, universel, celui de RÉVÉLATION... qu'il faut aussi employer au singulier.

Mais qu'est-ce qu'une Révélation ?

C'est l'apport plus ou moins fragmentaire d'une instruction spéciale, c'est l'émission de quelques rayons émanés d'une source de lumière extra-terrestre et, ce qui le prouve, c'est que ces fragments, choisis par l'un des Grands Êtres qui président aux destinées de l'humanité, lui ont toujours été communiqués par des fondateurs de religions. Que ces fragments aient été plus ou moins bien interprétés par ceux auxquels ils ont été adressés ; que ces rayons lumineux aient été plus ou moins voilés ou déviés par les milieux réfringents qu'ils ont traversés, il n'en est pas moins vrai que ces Bibles ou Écritures renferment, toutes, des parcelles indéniables de la Révélation générale dont les lueurs éparses, successives ont périodiquement servi de phares aux humanités primitives. N'oublions pas que les besoins du moment, la capacité intellectuelle des peuples à qui sont données les directions, le type particulier de la race à laquelle elles sont destinées, déterminent toujours les choix appropriés qu'en font les Instruteurs.

C'est sous des formes nombreuses et singulièrement variées que nous arrivent ces communications de là-haut. C'est tantôt sous formes de légendes, de paraboles, d'allégories ou de récits plus ou moins symboliques, tantôt sous formes de psaumes ou de visions prophétiques qu'elles nous sont faites. En face des obscurités systématiques de ces Révélations, les lecteurs superficiels s'insurgent généralement, parce qu'ils n'en comprennent pas l'utilité et qu'ils confondent le fond avec la forme, le symbole avec la vérité qu'il voile. Il est des voiles, plus épais encore, qui se présentent sous formes de nombres dont chaque chiffre possède sa signification propre ; parfois même ce sont des mots dont un arrangement métaphorique dissimule le sens conventionnel... autant de problèmes que l'on ne peut résoudre que par l'emploi de ce qu'on appelle des « clefs » et que possèdent seuls les occultistes et les initiés.

C'est donc sous ces déguisements divers que s'offre à nous cette Révélation complexe, polymorphe, mystérieuse, parfois incompréhensible, semble-t-il, mais qu'on peut définir en quelques mots. C'est la manifestation d'un fait immense, d'importance incomparable... c'est l'Œuvre de spiritualisation

universelle en voie d'accomplissement. N'est-ce pas dans un Océan spirituel que gravitent toutes les terres du ciel et de même — ainsi que nous le dit la *Genèse*, dès ses premières lignes — que « l'Esprit de Dieu se mouvait sur la surface de l'abîme », de même, c'est sur la matière amorphe dont est rempli l'espace, que ce même Esprit fait onduler ses vagues immenses qui insensiblement pénètrent cette matière, l'éthérisent, la subliment, pour ainsi dire, lentement mais progressivement, par l'incessante collaboration des puissances cosmiques associées aux puissances de leur contre-partie spirituelle.

Or, c'est par l'intervention des Délégués divins que s'accomplit cette œuvre gigantesque, appropriée aux temps et aux milieux, mais ininterrompue dans sa marche et dont l'objectif unique, suprême, est l'Évolution universelle, sous la pression plastique de l'Esprit qui est la force, qui est la lumière, qui est la Vie dans sa puissance incoercible.

Et c'est pourquoi les hommes, par le fait d'une intuition atavique mais inconsciente, attachent une importance mystérieuse et presque fétichiste à ces Écritures qui, chacune en son langage, raconte plus ou moins l'histoire de cette Évolution et dont chaque peuple conserve religieusement quelques feuillets épars.

Alors même qu'une religion donne naissance à des sectes nombreuses, parfois antagonistes, chacune d'elles n'en reste pas moins fidèle au Canon sacré, l'interprétant de la manière qui s'accorde le mieux à ses propres besoins et à ses conceptions particulières. C'est ainsi que nous voyons qu'en dépit de la distance qui sépare les Catholiques romains les plus rétrogrades, des Protestants les plus avancés, ils ne cessent, les uns les autres, de se réclamer de la même Bible. Quelles que soient les divergences qui éloignent, l'un de l'autre, le philosophe Védantin du Yogui le plus illettré, tous deux regardent les mêmes *Védas* comme le code inaltérable de la suprême autorité. Pour aussi acharné, enfin, que soit l'antagonisme qui met si souvent aux prises les Shiïtes et les Sunnites, le Coran n'en conserve pas moins, pour les sectaires des deux partis, le même caractère irréfutable.

Oui, telles sont les prérogatives intangibles de ces Bibles que l'on retrouve dans tous les temples, de ces Codes religieux, moraux ou philosophiques dont les textes foisonnent, complets ou fragmentaires, disparates, énigmatiques ou incohérents, peu importe. Chaque peuple leur a fourni son contingent : chapitres ou paragraphes, strophes ou simples versets. Ici, ce sont de longs poèmes, là-bas des récits historiques, plus loin des légendes, ailleurs encore et sous des formes toutes différentes, des monuments, des pyramides, des dolmens, des statues. Papyrus, parchemins, pierres et briques, marbres et bronzes, tout a servi d'organe à cette grande voix im-

périeuse qui, du haut du ciel, crie à l'homme : grandis, évolue, spiritualise-toi, divinise-toi ! Ces révélations ne sont-elles pas allées, chose quelque peu étrange, jusqu'à s'incarner dans des héros ou de surhumaines personifications ? Hercule est un verset, dit Michelet, Athènes, tout un chapitre et le pur génie de la Grèce s'incorpore dans Pallas Athéné, la divine, non moins que dans le resplendissant Apollon, le dieu de l'inextinguible lumière.

Qu'importent les divergences qui les différencient ? Certes, il y a un abîme, dit encore l'auteur que nous venons de citer, entre l'Avesta, ce « rayon de soleil » et cette étrange, cette sombre Bible juive si complexe, si flottante en ses principes religieux ou moraux, en son dogmatisme incohérent et disparate, où éclatent, en violentes dissonances, ici, les fureurs d'un Jéhovah fantasque, plus loin, les miséricordes d'un Dieu d'amour que glorifient les beaux chapitres d'Esaié, d'Ezéchiel et de Jérémie, ailleurs encore et jusque dans les épîtres des Apôtres de la Nouvelle Alliance, le fatalisme de la chute et l'arbitraire révoltant d'une inadmissible prédestination.

Qu'importe ? dirons-nous encore, car il n'en est pas moins vrai que ces modes si divers de révélation peuvent s'expliquer, voire même se justifier, par le fait qu'ils s'adressent à des lecteurs de conceptions toutes différentes.

N'était-ce pas l'unique moyen de donner des enseignements plus ou moins analogues par le fond, à des âmes inégalement évoluées et d'instruire de la sorte, non seulement les hommes primitivement éclairés, mais encore ceux qui devaient l'être mieux, par la suite, étant donné que leur intelligence dépassait, du tout au tout, celle de leurs grossiers prédécesseurs ?

L'homme ne reste pas stationnaire. Les sens exotérique ou extérieur donné jadis à des hommes ignorants et matériels, ne pouvait être que fort étroit et limité, si bien que s'il n'y avait pas eu dans les Écritures un fond d'ésotérisme qui s'y tient en réserve, elles auraient perdu toute valeur au bout de quelques centaines d'années, alors qu'au contraire, c'est par le « dévoilement » progressif des vérités spirituelles qu'elles renferment, que leur est garantie leur valeur permanente. Les Écritures, disait Origène — nous l'avons dit ailleurs — Origène, le savant initié, passé maître en sciences occultes, ont un triple aspect présentant un Corps, une Âme et un Esprit. Le Corps est constitué par les mots extérieurs dont se composent les histoires... Et il n'hésite pas à déclarer que ces dernières, n'étant pas toujours littéralement vraies, n'ont d'autre but que d'instruire les ignorants. Ne vaudrait-il pas jusqu'à dire que certains faits mentionnés par ces récits sont manifestement contraires à la vérité, afin que les contradictions qui en résultent poussent le lecteur à en rechercher la véritable signification. Tant que les hommes sont ignorants, poursuit Origène, ce Corps leur suffit, ne s'apercevant

même pas des invraisemblances qui résultent d'une interprétation littérale. Mais à mesure qu'ils se développent intellectuellement, ces obscurités frappent leur attention, ils cherchent, s'inquiètent, s'ingénient à comprendre et c'est alors que l'Âme des Écritures commençant à leur apparaître, les récompense de leurs efforts et les met en mesure d'échapper à « la lettre qui tue » (II, Corinth., III, 6). Quant à l'Esprit de ces Écritures, enfin, bien autrement profond, subtil et mystérieux, il ne se révèle qu'à l'homme qu'illumine sa lumière intérieure. « Qui est-ce qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit qui est en lui ? » (I, Corinth., II, 11, 13).

Telles sont les révélations partielles que nous fournissent tels passages des Bibles humaines, mais il en est d'autres encore. Outre les nombreux enseignements que gardent en dépôt les Protecteurs de l'humanité et qui, en caractères symboliques et occultes, contiennent un exposé non seulement des lois sur lesquelles repose l'existence de l'univers cosmique, mais encore les principes suivant lesquels évoluent tous les êtres, — outre ces sources divines, disons-nous, mises à la disposition des hommes, il est encore une Révélation plus haute, plus générale et plus directe, par laquelle la Divinité se dévoile elle-même, attribut par attribut, pouvoir après pouvoir, beautés après beautés, dans les innombrables formes qui, dans leur magnifique et grandiose ensemble, constituent le Cosmos.

Depuis la douce brise qui fait à peine frissonner le feuillage, jusqu'aux ouragans qui submergent les flottes et ravagent les cités, depuis l'intermittente et pâle lueur du ver luisant qui rampe dans la mousse, jusqu'aux torrents de lumière que le soleil déverse dans l'espace, depuis l'algue qui flotte dans la mare endormie, jusqu'aux colosses séculaires de la forêt vierge, depuis le microbe invisible que cherche le microscope dans une gouttelette d'eau limonneuse, jusqu'aux bêtes gigantesques qui errent au désert ou sillonnent les eaux profondes... tout nous parle de Celui qui fit l'herbe, la fleur, l'oiseau qui chante et l'homme qui pense — l'homme, le noble fils du Dieu des dieux.

Avez-vous tout dit ? Non certes. Si nous levons plus haut la tête, que ne nous disent pas les Himalayas et leurs neiges éternelles, les Océans et leurs tempêtes, les volcans et leurs fleuves de laves ?... Que ne nous racontent pas, surtout, les cieux immenses, où semblent flotter en écharpes les pâles voies lactées, où des myriades de soleils entraînent dans leurs tourbillons d'autres myriades de satellites que peuplent des humanités et qui, à travers les nébuleuses où se préparent de futurs univers, éternellement s'envolent vers des confins qui toujours et toujours reculent dans l'incommensurable Infini !...

Les cieux et la terre, disent les Écritures, racontent la gloire du Dieu puissant, Maître des mondes et Foyer de la Vie.

Après ces quelques pages qui nous ont en quelque sorte servi d'introduction, abordons notre sujet. Nous cherchons les Bibles, mais jusqu'où faut-il remonter pour trouver, non certes les primitives — qui donc essaierait même d'aborder une pareille tâche? — mais tout au moins celles dont l'antiquité ne plonge pas en ces ténébreux abîmes du passé, où retentirent les premières voix adressées à la terre et à la suite desquelles surgirent des légendes, puis furent balbutiés des récits qui, devenus traditionnels, fournirent les éléments de certaines Écritures, parmi lesquelles nous en choisirons quelques-unes des plus connues, sinon par leur fond, du moins par leurs caractères généraux ou tout au moins par leurs titres.

Or, que faut-il faire pour cela? Il faut recourir aux enseignements ésotériques, autrement dit à l'occultisme. Et à ce propos, quelques observations préliminaires s'imposent tout d'abord.

Ce mot d'occultisme est généralement fort mal compris. Pour une foule de gens insuffisamment informés, ce terme implique toutes sortes de notions inexactes et de qualifications inapplicables, en ce sens qu'on lui attribue une signification de tous points fantaisiste, telle par exemple que celle de cabalistique... non exempte ni de magie, ni de sorcellerie! Et c'est en cela que consiste l'erreur, par la raison que l'occultisme n'est rien autre que l'étude de ce qui est caché, plus ou moins mystérieux, ou plus simplement, l'étude de faits qui jusqu'ici ont échappé aux investigations de la science officielle.

Or, n'abondent-elles pas autour de nous, ces choses cachées? Aucune d'elles n'est miraculeuse, car le miracle n'existe pas; mais combien d'entre elles sont et demeurent inexpliquées sinon inexplicables. N'est-ce pas au milieu d'un monde de mystères que nous vivons et que nous nous agissons sans les comprendre? Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mystères se multiplient, en raison même des découvertes scientifiques qui, depuis une vingtaine d'années, accumulent prodiges sur prodiges.

Qui donc comprend et pourrait expliquer à qui n'en aurait aucune notion, ce que sont le phonographe, le téléphone, les rayons X, la télégraphie avec ou sans fil, et, chose bien plus extraordinaire encore, cette télépathie qui semble n'être et qui n'est en réalité que la contre-partie, dans le monde psychique, de la télégraphie sans fil dans le monde matériel? Tous ces prodiges ne seraient-ils pas de la magie pour nos pères de 1830, s'ils nous voyaient, non seulement télégraphier des images, des portraits, des gravures, à des centaines de kilomètres de distance, mais encore utiliser le quatrième état de la matière découvert par l'illustre William Crookes, la matière dite « radiante » pour photographier... quoi donc? pour photographier la pensée!

Tout cela n'est-il pas merveilleux et que n'aurions-nous pas à dire de ces

autres prodiges que nous fournissent, tous les jours, les phénomènes spirituels, où se manifestent avec une énergie stupéfiante des forces dites psychiques, expression partielle du dynamisme universel, avec lequel nos cinq sens ne nous mettent en relation que très imparfaitement. « Nul observateur intelligent, dit Camille Flammarion, ne saurait aujourd'hui mettre en doute la réalité de ces phénomènes, mais nous vivons au milieu d'un monde inexploré, nous voguons en plein inconnu. »

Eh bien, c'est cet inconnu qu'étudient les occultistes, consultons-les donc, car ils savent bien des choses qu'ignore le vulgaire, qu'ignorent même bien des savants titrés et décorés, comme dit Eugène Nus, et acceptons ce qu'ils nous enseignent, ce qu'ils nous révèlent, sous le bénéfice d'un futur inventaire.

Nous savons, dit Édouard Schuré, que toutes les grandes religions ont une double histoire, l'une apparente, l'autre cachée, la première ne s'occupant que des dogmes et des mythes publiquement enseignés dans les temples et les écoles, la seconde s'occupant de la doctrine secrète ou science sacrée qu'ont révélée les Instructeurs divins. Cette science est parfois obscure, mais quand on la comprend — et les Initiés nous l'expliquent par fragments successifs — elle apparaît lumineuse, toujours en harmonie avec elle-même et si logique dans l'enchaînement des principes qui la constituent, que l'on pourrait l'appeler l'histoire de la religion universelle. En elle, se montre *l'endroit* de la conscience humaine dont l'histoire n'offre que *l'envers* indécis et confus. Là, nous trouvons le point générateur de la Religion et de la Philosophie qui, tout d'abord, se séparent et divergent, mais qui se rejoignent à l'autre bout de l'ellipse, par la science qui les réconcilie et les associe l'une à l'autre.

Entrons donc avec confiance dans le Temple sacré dont les parvis nous sont ouverts. Étudions la genèse de cette vaste méthode d'enseignements dont les Instructeurs nous ont révélé les procédés, car il ne faut pas oublier que c'est à eux seuls que nous devons les éléments constitutifs de ces Bibles dont nous nous occupons ici.

Fort étranges sont les histoires plus ou moins biographiques de ces Délégués divins. C'est par des légendes qu'elles commencent toutes et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que toutes se ressemblent à ce point, dans leurs grandes lignes, que l'on est contraint d'en inférer que c'est dans un cadre préconçu et sur des plans presque identiques, que se sont déroulées les vies de ces hautes personnalités qui, dirigées elles-mêmes par des Êtres encore plus grands qu'elles, ont périodiquement collaboré à l'éducation des diverses races de notre collective Humanité. Oui, chaque Humanité est la représentation collective de l'homme individuel. Comme lui, chacune d'elles développe tout d'abord son corps, instrument matériel de ses facul-

tés diverses, puis son âme et enfin son esprit. Processus laborieux, archiséculaire, mais de tous points similaire à celui de la personnalité humaine. Plus que similaire, identique, jugez-en par cet extraordinaire parallélisme. De même, nous dit-on, que le corps embryonnaire d'un enfant ne se trouve définitivement revêtu de sa *forme véritablement humaine* qu'après une évolution de sept mois, de même ce n'est qu'au bout de sept stades préparatoires, qu'une humanité — embryon collectif — se trouve intégralement développée... et ce sont ces sept stades, stades immenses, qui ont successivement produit les sept races humaines qui, successivement, elles aussi, ont peuplé et habité notre globe terrestre.

Les quatre premières ont été désignées par les noms conventionnels d'*Astrale*, de *Préadamite*, de *Lémurienne* et d'*Atlante*. Les deux premières furent embryonnaires, amorphes, aux formes flottantes et exubérantes. La troisième représente l'enfance de l'humanité délibérément entrée dans la voie de son émancipation des formes élémentaires. La quatrième en fut la fière adolescence. La cinquième, enfin — qui est la nôtre — en est la jeunesse, jeunesse ardente, enflammée par la sensation que lui donne l'évolution de sa mentalité. Quant aux deux dernières, elles ne parviendront à leur développement normal, qu'après des stades de progrès dont il nous est à peine possible de pressentir et moins encore de pronostiquer le splendide épanouissement.

Et maintenant, où habitèrent et à quelles époques vécurent ces races dont les débris sommeillent, depuis combien de millions d'années, là, sous des continents émergés, ailleurs sous les vagues de nouveaux océans? Ah! c'est ici que la pensée se trouble et vacille, sur le bord de cet abîme d'un passé dont nulle hypothèse, quelque hardie qu'elle fût, n'oserait aborder les vertigineuses et ténébreuses profondeurs. Contentons-nous d'indiquer sommairement quels furent les habitats successifs de ces ancêtres légendaires.

La première race vécut sur un continent polaire dont les restes ont disparu dans l'un des anciens cataclysmes de notre terre. La deuxième, sur ce qu'on pourrait appeler l'ancienne Scandinavie entourant le pôle d'un immense collier de terres éparées et que représentent encore, assez imparfaitement, le Groënland et le Spitzberg... régions qui alors jouissaient d'un climat tempéré. La troisième occupait la Lémurie, immense continent que recouvrent les eaux du Pacifique et dont quelques débris d'archipels affleurant encore la surface océanienne sont les derniers vestiges. Quant à la quatrième race, plus connue, elle habita l'Atlantide, cette vaste terre dont parlent les anciens historiens et à laquelle Platon, tout particulièrement, a fait de si suggestives allusions. Cette Atlantide, sur laquelle roulent les vagues de l'Atlantique, disparut à l'époque de ce fameux et dernier « déluge »

légendaire dont parlent tous les peuples, que mentionnent toutes les vieilles annales.

Et c'est alors que, de ce centre originaire, rayonnèrent d'immenses émigrations qui vinrent peupler certaines parties de nos continents actuels. Parmi ces groupes, l'un des plus considérables, celui des émigrants Atlantes — de taille moins élevée que celle des hommes de la race précédente (1) qui furent gigantesques, mais colossaux encore — se composait de peuplades, les unes de couleur rouge, les autres de couleur jaune ; les unes et les autres se répandirent non seulement en Afrique et en Europe, mais encore dans une grande partie de l'Asie (2).

Passons, maintenant, aux Instructeurs qui dirigèrent les civilisations successives de notre cinquième race. Le premier fut un Manou, l'un des sept Manous qui apparurent ou réapparurent dans la série des Délégués divins — car il est bon de remarquer, ici, que Manou n'est pas un nom d'homme, mais bien la désignation d'une fonction ou, si l'on préfère, le titre caractéristique de ces Êtres fondateurs ou guides à qui fut confiée la mission de diriger le développement, nous dirions, presque l'élevage de telle ou telle race, tant au point de vue religieux qu'au point de vue politique ou social.

Ce Manou, donc, présida aux diverses émigrations qui commencèrent en ces époques lointaines. La première fut celle de quelques centaines de familles atlantéennes qui immigrèrent dans ce que nous appelons aujourd'hui la Syrie et la Palestine... et nous voyons dès lors surgir des analogies singulières, entre ces faits et ceux que nous raconte l'*Exode* de la Bible hébraïque. L'on dirait que, dans la cervelle de l'auteur ou des auteurs de ce Livre, frémissaient encore de vagues vibrations qui leur apportaient, en écho, des lambeaux de souvenir à demi noyés dans les brumes d'un lointain de prodigieuse profondeur.

La Palestine aurait donc été, primitivement, cette fameuse « Terre promise », où le Manou, sorte de Moïse anticipé, amena ses émigrants. C'est là qu'il les établit, leur donna des lois et dans l'une de ces lois se trouvait, entre autres prescriptions, la défense absolue de se mêler à certains représentants de la race lémurienne qui habitaient les pays circonvoisins. Mais un grand nombre de ces familles atlantéennes désobéirent, si bien que le sang sémite, le futur sang des Aryens blancs, fut corrompu par un mélange de sang noir. Ayant échoué dans cette tentative, le Manou prit un groupe de familles restées fidèles et les conduisit dans la région que représente aujourd'hui l'Asie centrale. Il établit là ces familles et leur renouvela ses prescriptions qui,

1. Toutes les mythologies, toutes les traditions nous parlent de ces géants de taille surhumaine et de longévité prodigieuse que nous rappelle le biblique Mathusalem, moins mythique qu'on ne se l'imagine.

2. *L'histoire de l'Atlantide* par Scott-Elliot.

cette fois, ne furent pas violées. Fort lents furent les progrès de la nouvelle race, mais elle s'accrut avec le temps, de telle sorte que vint un jour où elle fut en mesure « d'essaimer ». La première émigration se fit vers le sud, au travers de l'Asie où l'Himalaya n'existait pas encore. Mais les Lémuriens et les Atlantes qui habitaient les régions méridionales se montrèrent à ce point réfractaires contre toute intrusion étrangère et se laissèrent si peu entamer, que les anthropologistes modernes affirment que sur les 280 millions d'habitants qui peuplent les Indes, il en est à peine 20 millions qui soient de race aryenne pure.

Presque à la même époque, se fit un nouveau remous dans ces vagues humaines si souvent agitées. Ce ne fut pas, cette fois-là, un nouvel essaimage proprement dit qui se dirigea vers le sud, mais plutôt une sorte de députation d'Aryens de race pure qu'y poussait, soit une impulsion simplement atavique, soit un ordre formel émané de l'un des Instruteurs obéissant lui aussi à des prescriptions d'ordre supérieur. Quand le Manou avait autrefois quitté la Syrie, après l'infructueuse tentative dont il a été question plus haut, il avait annoncé que plus tard, bien plus tard, il leur enverrait ce qui, dans la tradition Israélite, a gardé le nom de « sang de la nouvelle alliance » et c'était ce sang-là que la députation aryenne apportait aux Sémites déchus. Mais, chez ces derniers, s'était dès longtemps effacé le souvenir de la « promesse », si bien qu'à côté de quelques-uns d'entre eux qui, demeurés plus ou moins accessibles, voulurent accepter le message annoncé par Manou, bien d'autres et en grand nombre, ou bien le refusèrent, ou bien le méconnurent, et c'est pourquoi tant de Juifs modernes — qui donc s'en fût douté ? — comptent encore, à l'heure qu'il est, sur la venue d'un Messie... qui se fait bien attendre !...

Une troisième émigration fut celle des Iraniens. Cette gigantesque vague humaine se dirigea tout d'abord vers ce que nous appelons aujourd'hui la Russie orientale, puis descendant elle aussi vers le sud, elle couvrit successivement la Bactriane, la Médée, la Perse, puis franchissant l'Arabie pénétra jusqu'en Égypte.

Un autre immense flot de cette mer humaine déferla vers l'Europe occidentale. Cette émigration, la quatrième, fut l'émigration Celtique. Les Celtes, dont le noyau s'était lentement formé à l'est de la mer Caspienne, se subdivisèrent au départ en deux courants distincts : l'un suivit les bords de la Méditerranée, l'autre traversa l'Europe.

Enfin, la cinquième race, disons plutôt pour parler plus exactement, l'une des branches ou sous-race de cette cinquième race-mère qui est la nôtre, fut désignée sous le nom d'Indo-germanique. Partie des régions du Caucase actuel, elle se répandit lentement sur l'Europe sous la rubrique « d'invasion des Barbares » consacrée par les historiens.

Telles sont les cinq sous-races de la cinquième race-mère qui, dans les diverses régions que nous venons d'énumérer, se sont implantées, enracinées, pour y jouer, chacune suivant ses tendances, ses aptitudes, et son génie propre, le rôle social qui lui a été départi.

Il nous reste maintenant à dire comment elles furent instruites. La première sous-race ou branche aryenne proprement dite, fut la plus favorisée par les Instructeurs, car il lui échut en partage, non seulement ce profond mysticisme qui éclate à chaque page des *Védas* et des *Upanishadas*, mais encore et au plus haut degré ce que l'on peut appeler le sens pratique, vivant et concret qu'atteste en toute circonstance la philosophie indoue, cette *Védanta* fameuse que l'Occident connaît beaucoup plus de nom que de fait. C'est sous l'inspiration du Manou et de ses collaborateurs, que cette philosophie acquit sa pleine manifestation. L'instruction scientifique fut déposée dans les 64 *Védangas* dont se composent les *Védas* et dans chacun de ces traités se trouve une mine de trésors qui, pour la plupart, sont demeurés jusqu'à nos jours à l'état de secrets pour la science officielle.

La deuxième sous-race, c'est-à-dire celle des Sémites, n'héritait pas d'une religion nouvelle et spéciale ; elle n'eut pour lot que des éléments mixtes, c'est-à-dire un mélange de l'antique religion des Sémites Atlantes, avec des emprunts faits à celle des peuples voisins qui s'étaient rapidement développés. Cette sous-race de Sémites secondaires ne saurait être complètement assimilée aux Hébreux. Ceux-ci ne formèrent qu'une petite tribu de la grande peuplade sémite, et la Palestine ne fut qu'une infime parcelle du vaste territoire qu'ils occupèrent.

A propos de ces Hébreux, et puisque nous en sommes au chapitre des Instructeurs, nous pouvons dire quelques mots au sujet de l'un de ces délégués qui, en dépit de l'assez grand rôle qu'il joua au milieu d'Israël, ne peut être classé parmi les Instructeurs de premier ordre. C'est de Moïse qu'il s'agit ici. Moïse, nous disent certains historiens spécialement informés, demeure un personnage assez énigmatique dont la vie toute légendaire est en partie copiée sur celle de Sargon le Babylonien, comme d'autre part, mais dans le même ordre d'idées, une partie de la *Genèse* hébraïque qui lui est plus ou moins attribuée n'est rien d'autre qu'une copie de ce qu'on appelle, en terme de paléographie, les *Tuiles assyriennes*.

Moïse était un instructeur élevé dans les Mystères égyptiens. Sa coiffure — ainsi que l'indique la statue colossale qu'en a fait Michel-Ange — porte les cornes symboliques qui, pour les initiés, rappelaient le *Bélier*, l'un des signes du zodiaque représentant toujours, en ces temps mythologiques, telle figure conventionnelle de quelque divinité. Ce fut donc ce Bélier, dans les signes duquel entraient le soleil à l'équinoxe du printemps, dont Moïse et ses successeurs adoptèrent les cornes caractéristiques et cela pendant plus de

deux mille ans — de l'an 2540 à l'an 388 avant notre ère. — C'est encore par la même raison qu'à partir de l'an 4692, où le soleil entra dans le signe du *Taureau*, s'était ouverte l'ère du Bœuf : *Bœuf Apis* en Égypte, *Mithra* en Perse, *Mérodach* à Babylone, autant de divinités à tête de taureau. — Et, pour en revenir à Moïse coiffé des cornes de bœuf qui l'identifiaient au représentant de quelque divinité égyptienne, qu'était-il donc, Juif ou Égyptien ? De là ce qualificatif « d'énigmatique », qu'on lui attribue (1).

La troisième sous-race, celle des Iraniens, eut pour instructeurs les Zoroastres, car il y en a eu plusieurs qui se sont successivement réincarnés. Les enseignements religieux de la Bible inspirée par ces nobles Délégués sont particulièrement contenus dans la grande *Avesta*, où s'allie à un mysticisme de large envergure une haute philosophie qui ne le cède en rien à celle des Védas de l'Inde. La caractéristique du zoroastrisme ou mazdéisme fut la « pureté », et c'est dans un livre spécial, la *Vendidad*, que furent établis les principes ayant pour but d'amener les âmes à la possession de cette vertu fondamentale. Cette recherche de la pureté se traduisit et se manifesta par le culte symbolique du *Feu*, suprême purificateur dont les Zoroastriens firent l'emblème de leur divinité, ainsi que nous le verrons plus tard.

Nous arrivons enfin aux Celtes, nos ancêtres immédiats. L'on peut répéter à leur sujet ce que nous avons dit des Sémites, c'est-à-dire que pas plus que ces derniers, ils n'eurent de grande religion originale. Ces peuples vécurent sur les principes des cultes atlantes, mais ils n'en eurent pas moins de grands instructeurs dont quelques-uns d'entre eux nous ont laissé, en souvenir mystérieux de leur passage, les énigmatiques monuments de Stonehenge en Angleterre et de Carnac sur nos côtes bretonnes. Le culte que les premiers druides célébrèrent à Stonehenge était simple mais grandiose. C'étaient des processions accompagnées de chants et de cérémonies symboliques correspondant aux événements astronomiques, spécialement au lever du soleil, le jour du solstice d'été. En ces temps n'était offert aucun sacrifice profane. La seule cérémonie extérieure consistait en libations de lait que l'on versait sur la pierre sacrée de l'autel. Ce n'est que plus tard, alors que les Maîtres furent partis, que ces pratiques s'avilirent jusqu'au jour où l'autel ne fut plus inondé de lait, mais rougi par le sang des victimes. Les prêtres des Druides étaient les descendants des derniers Atlan-

1. Puisque nous voguons ici en pleine incertitude, nous pouvons ajouter, à titre de curiosité archéologique, que le récit que nous fait la Bible de « l'exode » d'Égypte paraît être le récit complètement dénaturé de deux faits étrangement assimilés. Un grand désastre qui se produisit à cette époque dans l'Atlantide est représenté par l'engloutissement absolu et fantastique des Égyptiens dans la Mer Rouge, en même temps que l'exode hors du pays des Pharaons est assimilé à l'émigration plus haut mentionnée des familles atlantiennes conduites en Palestine — la fameuse « Terre promise », — par l'Instructeur Manou.

téens. Pline les appelait les « mages des Gaulois ». L'auteur des *Antiquités indiennes* trouve de profondes affinités entre les Druides et les Brahmanes de l'Inde.

Les Celtes, nous venons de le dire, furent donc des Aryens, issus de la souche atlante. Longtemps, ils conservèrent dans son entière pureté l'empreinte psychique que leur avaient transmise leurs lointains ancêtres. Nous pouvons ajouter, ici, à titre de renseignement curieux, que les Basques dont l'origine est restée un mystère pour l'ethnologie moderne, sont un menu rameau dès longtemps séparé du tronc originaire.

Ces Celtes, que dirigea pendant des siècles le fameux collège des Druides, eurent une civilisation des plus brillantes, à en juger par ce qui en subsistait encore en Gaule, aux premières années de notre ère. Que l'on songe que, dans Alésia et Bibracte, il y avait des collèges druidiques où étaient instruits plus de quarante mille étudiants ; que se trouvaient, dans cette dernière ville, un amphithéâtre pouvant contenir plus de cent mille spectateurs, un champ de Mars immense, une naumachie colossale pour les jeux nautiques, sans compter d'autres monuments d'importance secondaire — et l'on pourra se faire une idée de la haute civilisation dont les vestiges disparurent successivement, après les conquêtes de César, l'implacable vainqueur du noble et valeureux Vercingétorix.

(A suivre.)

ED. GRIMARD

Le Surnaturel Expérimental

(Suite).

Dans la conclusion de l'ouvrage de W. James, que nous avons déjà cité, nous lisons : « Quand on tient compte non seulement de tous ces phénomènes d'inspiration, mais encore du mysticisme religieux, des crises violentes de la conversion, des obsessions qui poussent les âmes saintes à des excès de charité, de pureté, d'ascétisme, on est forcé de reconnaître que la vie religieuse a des rapports très étroits avec la conscience subliminale, réservoir des idées insoupçonnées et des énergies latentes. De là, viennent les impressions imprévues, les préférences et les antipathies non motivées, les préjugés, les hypothèses hardies, les superstitions, les caprices et les croyances irraisonnés. De là, sortent les expériences mystiques, tous les phénomènes d'automatisme, d'hypnotisme, d'hallucination et d'hystérie, enfin les phénomènes télépathiques, s'il est vrai qu'il en existe. La conscience subliminale nourrit ainsi la vie spirituelle. Chez les hommes

« où cette vie est intense, la conscience semble avoir une activité qui n'est
« pas ordinaire. C'est-là qu'ont pris naissance certaines expériences reli-
« gieuses dont le retentissement a été considérable dans l'histoire de l'hu-
« manité. »

Il semble qu'après un pareil inventaire il ne reste plus grand'chose à attribuer à la conscience ordinaire qui demeure singulièrement appauvrie. Aussi, il est permis de se demander si le capital de la conscience subliminale est si important, et si vraiment elle est capable de supporter une pareille charge de faits psychologiques. Peut-être cette accumulation de richesses ne s'est-elle pas faite sans larcins et cela aux dépens du supraliminal dont le rôle n'est pas aussi effacé qu'on le suppose. Il ne faut pas oublier que ce mot de conscience subliminale n'est qu'une étiquette apposée sur la collection très riche de phénomènes obscurs qu'il s'agit d'expliquer. Il est très difficile de dire où finit exactement le supraliminal et où commence le subliminal : le diaphragme psychologique placé par Myers entre les deux consciences est bien plutôt une porte toujours ouverte qu'une cloison étanche.

Si nous nous plaçons maintenant aux confins de la conscience spirituelle, à cette imperceptible issue par où semble pénétrer la lumière, qu'apercevons-nous ? Pouvons-nous à cette extrémité où nous a conduits l'effort de notre pensée entrevoir quelque chose de ce monde supérieur dont nous avons à plusieurs reprises postulé l'existence ? On a donné le nom de « surcroyance » aux données philosophiques qui résultent de cette investigation dénotant, en même temps que la hardiesse de l'esprit humain, l'attrait invincible de l'inconnaissable.

Si notre conscience inférieure qui, d'un côté, plonge ses racines dans la matière lourde et pesante rejoint, de l'autre, une conscience, plus élevée, celle-ci, à son tour, ne peut constituer un système clos, un monde borné par un invisible écran interceptant la lumière de l'au-delà. Dresser une barrière même à ce point extrême, ce serait revenir à de vieilles habitudes d'esprit que nous avons déjà vivement critiquées ; ce serait reporter plus loin la ligne imaginaire de l'espace que la philosophie et la science ont fait évanouir. Ce serait là une défaite de l'esprit qui ne doit pas se lasser de poursuivre la destruction de cette idole dont la vision obsédante paralyse ses efforts et obscurcit les clartés de l'univers. On peut donc admettre, tout en restant fidèles à la méthode évolutive de la nature, que, pour nous, l'avenir est gros du passé, que les premières lueurs qui illuminèrent notre conscience, que les premières énergies qui la dilatèrent étaient venues d'en haut et qu'aussi, par instants, de ce même monde s'échappent des clartés fulgurantes qui passent à la surface de notre âme en laissant dans ses replis des étincelles de vie divine. Ce premier apport est nécessaire pour expliquer d'une façon satisfaisante l'ébauche primitive de la vie spirituelle, et ces

interventions répétées pour hâter son développement prouvent que nous ne sommes pas là en présence d'une vie définitive, mais qu'elle doit s'enfoncer plus avant dans la région du mystère, vers un foyer toujours actif qui l'anime, la développe et l'attire. Il y a donc en nous une tendance à passer à la limite et à nous fixer irrévocablement dans un absolu. Le terme de limite que nous employons est bien défectueux car il semble circonscrire l'univers. L'Être, ou l'état après lequel nous aspirons, est bien un terme, si l'on veut, mais en ce sens seulement qu'il sera pour notre âme infiniment dilatée la suprême béatitude et la réalisation de toutes ses aspirations. L'aspiration est un fait psychologique au même titre que les autres et qui, par conséquent, exige une explication. Quand, dans la série des phénomènes, nous rencontrons la sensibilité ou l'instinct, nous les jugeons utiles et nécessaires à la réalisation d'une fin. Pourquoi, dès lors, considérer l'aspiration comme un élément négligeable ! C'est un fait également, et même un fait d'ordre supérieur venant s'insérer dans la trame de notre vie, et qui n'est autre que le soupir d'une âme qui entrevoit un idéal nouveau. Nous avons un impérieux besoin, non pas seulement de quelque chose de « plus grand » mais de quelque chose de toujours plus grand, et c'est pour nous une nécessité d'accrocher la réalité inférieure à une réalité supérieure.

Nous croyons donc que, dans les circonstances actuelles de notre existence, il y a une distinction à maintenir entre les différentes réalités du monde et de nous-mêmes et la Réalité dernière à laquelle est suspendue toute réalité. Cette puissance attractive c'est l'Absolu de la vie qui implique en Lui la vie de toute chose, que nous déclarons vrai, parce que d'une façon obscure mais réelle, son action incessante se fait sentir dans tous les êtres. Les indices de sa présence ce sont justement ces aspirations auxquelles se rattache définitivement le principe d'impulsion de toute notre vie morale.

La démonstration de l'existence de Dieu est impossible. En fait, les preuves invoquées n'ont jamais converti à cette croyance que ceux qui leur avaient déjà infusé une âme de vérité. Ce sont de simples points de vue, et toutes sont basées sur une conception inexacte ou plutôt incomplète de l'univers. A quel monde, en effet, s'appliquent nos lois de causalité, de finalité à l'aide desquelles nous prétendons démontrer l'existence de Dieu ? A un monde essentiellement changeant, dont la contingence même exige une méthode d'investigation spéciale, qui ne nous autorise nullement à transporter dans la catégorie de l'idéal et du divin, les règles bonnes, uniquement pour apprécier les mouvements et les états de la nature concrète.

Si nous analysons le principe de causalité, nous voyons qu'il s'applique simplement à la série des phénomènes dans laquelle la succession existe, et c'est une faiblesse de notre esprit de s'être laissé influencer au point de nous

faire transporter dans le domaine de la psychologie ce principe d'appréciation du mouvement des causes externes ; c'est par suite de cette illusion que nous avons créé une causalité interne en vertu de laquelle nos idées, nos sentiments et nos sensations s'engendreraient réciproquement. David Hume le remarque avec justesse, en faisant valoir toutefois une autre considération. En dehors de ce sens concret, l'idée de cause n'a aucune signification et la preuve cosmologique, qui s'appuie sur la contingence des lois de la nature, n'a de valeur que pour l'univers pondérable et serait absolument ruineuse appliquée à un autre monde. Même quand il s'agit du monde physique, à cause de l'imperfection de notre connaissance, nous tombons dans d'étranges illusions. C'est ainsi que l'existence d'un premier moteur, cause initiale et nécessaire de tous les mouvements, repose sur la fausse conception d'un état primitif de repos. Or, comme le remarque M. Yves Guyot, « le repos n'est pas plus primitif que le néant. Rien n'est « en repos, rien n'a jamais été en repos. L'atôme d'air qui semble le plus « immobile parcourt dans ses vibrations, suivant Claudius, 447 mètres par « seconde, en un espace de 95 millièmes de millimètre et reçoit, pendant « ce temps, 4 milliards 700 millions de chocs. L'atôme vibrant d'hydrogène « parcourt en une seconde 1844 mètres. Le repos est donc une illusion « humaine sur laquelle s'appuie cette autre illusion d'un premier moteur « divin. » Nous savons maintenant que l'atome lui-même s'est évanoui et qu'il est bien lourd et bien pesant en comparaison de la matière subtile dont il est une grossière image. Nous avons étudié cette question du mouvement et nous savons qu'il n'est pas une succession d'états différents, — car il serait alors paralysé à chaque instant de la durée, — mais quelque chose de continu, une perpétuelle résonance de la matière. La chiquenaude divine du grand Newton n'est plus nécessaire pour expliquer le monde. La science positive elle-même tend à fusionner les uns dans les autres tous les êtres de la nature dont aucun ne demeure irréductible. Les corps grossiers et insensibles ne sont séparés que par des degrés et des nuances des êtres, que l'amour fait palpiter ; la mort n'existe nulle part, car la vie est partout.

L'hypothèse d'un Créateur devient donc de moins en moins compréhensible pour la pensée philosophique et nous pouvons affirmer que là encore nous avons été victimes d'une conception erronée du temps. Assistant à l'interminable défilé des êtres et des choses, nous avons oublié que c'était nous qui, pour des motifs d'intérêt pratique, avons ainsi sérié les événements et divisé à l'infini la trame inétendue de la Vie universelle. Nous avons pris trop au sérieux une attitude provisoire et nous avons été dupes de nous-mêmes, de notre ignorance et de notre faiblesse, en dotant notre méthode d'investigation d'un caractère de nécessité. Un moment est venu où notre esprit, fatigué de cette agitation perpétuelle et de cette mobilité,

s'est refusé à de nouvelles démarches, et, désespérant d'atteindre jamais le bout de la chaîne des êtres, a préféré décréter qu'au delà c'était le vide et le néant. La lassitude de notre esprit a été telle que nous avons mieux aimé subir les tyrannies de la matière plutôt que de faire un nouvel effort pour nous libérer de ces entraves du temps et de l'espace. En arrêtant à un point indéfini la série des phénomènes, nous avons suspendu l'univers dans le vide. C'est ainsi qu'en obéissant à des lois devenues nécessaires à notre entendement, en les projetant au dehors pour en faire également les lois de la Réalité, nous avons été réduits à admettre la seule hypothèse qui nous fût dès lors permise, celle d'un Créateur jusqu'alors immobile dans son éternité et qui, subitement, par un coup de baguette magique, a fait surgir le monde du néant. Or, c'est justement le néant que nous ne comprenons pas, car il équivaut pour nous à l'absence totale de l'être et notre raison refuse de s'arrêter à une pareille conception.

Si l'on ôte de l'univers lui-même son principe immanent, si on le place en dehors de lui et avant lui, ce n'est plus alors qu'un gigantesque mécanisme sans âme dont tous les mouvements sont autant de mystères. C'est pour avoir voulu ramener l'univers tout entier à un univers spatial, que notre raison a été acculée à une insurmontable difficulté, à un néant d'intelligibilité. Comme le fait remarquer M. Roisel, « pour être cause, il ne suffit pas d'exister, il faut agir, et pour agir il faut un rapport, c'est-à-dire la présence de deux ou plusieurs termes, sans quoi il n'y a pas d'action possible puisque la raison de toute action est dans un rapport nécessaire. Or, le principe immatériel des partisans de la création étant solitaire, il n'existe ni en lui ni hors de lui un second terme qui puisse déterminer l'action avec sa simplicité et son individualité consubstantielle; si on veut lui laisser l'existence, il sera, mais il ne sera pas cause. Il ne pourra être actif, le sujet et l'objet de l'action n'existant pas en lui; et la loi rationnelle d'un Dieu simple et solitaire serait le repos invincible et absolu... Dire qu'il a tiré l'univers du néant par un acte de sa seule volonté, c'est prétendre qu'il a exercé une action sur rien, à moins qu'on ne substantifie le néant, et qu'on n'en fasse un objet réel, ce qui serait encore une contradiction. L'attribut de la toute puissance ne le sauve pas de l'inaction, car lorsque l'action est impossible, la toute puissance est nulle. Aussi la création des mondes par un principe immatériel et solitaire n'est pas seulement une solution fautive par l'opposition de nature qui existe entre la cause et l'effet, mais elle l'est également par l'absence d'un second terme qui est la condition nécessaire de toute action. »

Cette argumentation d'ordre logique a certainement sa valeur, appliquée au monde sensible. Mais, si à la place de l'idée de temps nous établissons l'idée de durée pure; si, à un espace fait de pièces et de morceaux, nous sub-

stituons l'étendue sans limite, alors l'idée d'un commencement, comme celle d'un terme nécessaire, deviennent des non-sens et notre esprit n'a plus à gaspiller le meilleur de lui-même pour faire combler le néant par un être créateur.

La preuve tirée des causes finales offre-t-elle à la critique une résistance plus grande? Si la réussite de l'univers était complète l'argument serait valable, mais il devient stérile devant le spectacle souvent attristant de la nature. Les tâtonnements de l'Univers, ses réussites pleines de risques et de hasards et toujours laborieuses, comme aussi ses innombrables défaites, nous suggèrent l'idée d'un principe recteur du monde bien différent de celui que nous prêche le finalisme. Peut-être même que le mal est plus grand que nous le pensons. Qui sait si notre égoïsme ne nous défigure pas la réalité et si nous n'appelons pas « bien » simplement ce qui nous réussit. Sans doute, nous n'avons pas d'autre critère que nous-mêmes et, puisque nous faisons partie d'un ensemble, notre bien particulier doit profiter au bien général. Toutefois, il ne faut pas oublier que nous nous méprenons souvent sur ce qui nous convient ou ne nous convient pas; nos répugnances ne sont pas des règles absolues, car ce qui répugne à nos appétits inférieurs favorise souvent nos plus nobles désirs. Mais, puisque la méprise est possible, la grosse erreur serait justement d'ériger en absolu notre appréciation particulière. En faisant de notre jugement un centre duquel nous jugeons l'univers, nous risquons de le voir à travers un prisme déformateur. Du fait donc que, dans la nature, bien des choses s'harmonisent avec nos goûts, que nous acceptons avec un jugement bienveillant certaines combinaisons secrètement désirées, il ne s'ensuit nullement que l'idéal soit réalisé. Dans le vaste ensemble du monde, notre égoïsme toujours en éveil trace des lignes capricieuses et nous ne tenons compte que de la partie enclose dans ces lignes.

Toutes les marques de finalité sont donc sujettes à caution, si nous restons au milieu des phénomènes; beaucoup même d'entre elles peuvent être considérées comme des produits de notre imagination, ce qui enlève à l'argument son caractère décisif: il n'est plus capable dès lors de convaincre que ceux qui le sont déjà implicitement et qui ont conféré à cette preuve une valeur décrétée par leur esprit. Ce qui est certain, c'est que nous ne pouvons avoir de cette évolution générale qu'une vue d'ensemble. Si nous voulons considérer de trop près les enchaînements particuliers, les causes spéciales et immédiates du progrès, bientôt nous perdons pied et notre esprit est comme submergé dans la masse compacte des faits; nous sommes en effet engagés dans un réseau aux mailles si fines et si serrées, que l'intelligence la plus pénétrante ne peut en sortir. Par conséquent, si nous restons sur ce terrain, le triomphe du matérialiste sera facile. Quand, après avoir travaillé à la loupe, et avoir fouillé de son scalpel les replis secrets d'un orga-

nisme, le savant nous énumère par le détail les causes multiples de la constitution et du fonctionnement de l'être analysé, nous n'avons rien à répondre, et nous sommes obligés, pour défendre la légitimité du principe de finalité, de nous rejeter en arrière, de faire appel non plus au fait qui est là sous nos yeux, mais à ses antécédents inconnus, jusqu'au moment où une science mieux informée nous délogera de nouveau de nos positions en nous forçant à reculer toujours. Il y aurait peut-être pour nous une ressource : ce serait de changer de tactique, d'abandonner la lutte sur le terrain sur lequel nous nous étions primitivement établis et de nous placer d'emblée au-dessus ou plutôt au dedans de l'évolution elle-même, de manière à en avoir une vue d'ensemble et d'en pénétrer la vie intime. C'est en faisant planer ainsi notre pensée au-dessus de toutes les contingences et de tous les événements concrets de la nature, c'est en la libérant de la servitude des corps, des contraintes du temps et de l'espace, en donnant à la causalité et à la finalité une ampleur aussi vaste que l'univers, que nous pourrions constater l'existence du progrès. Notre contemplation, devenue désintéressée et n'étant plus sollicitée en sens contraire, nous permettra de constater que le monde marche et même qu'il n'a jamais cessé de marcher. L'univers parfaitement connu se réduirait à une harmonie : c'est notre esprit, défaillant et pris de vertige devant le bruissement de l'univers, qui décompose en autant de notes qu'il y a de corps cette symphonie dont tous les accords se compénètrent. Mais pour bien la comprendre, c'est au cœur même du monde qu'il faut se placer dans ces régions sérieuses et éthérées, où il n'y a ni relief ni arête pour fragmenter cette unique vibration. C'est faute d'envisager les choses de ce point de vue, c'est pour avoir considéré l'évolution du dehors et non du dedans que le progrès paraît s'accomplir lentement, comme à tâtons, avec des arrêts et des reculs. Mais le mal ne règne qu'à la surface de l'univers où nous avons introduit le désordre, et la loi du Bien ne consiste pas en autre chose qu'à considérer le monde sous son vrai jour, en défaisant l'œuvre de notre orgueil et de notre égoïsme.

Il est facile dès lors de comprendre dans quel sens l'ordre de l'univers peut être dit objectif. Il est subjectif dans sa réalité profonde puisque l'esprit se confond avec lui, mais à mesure qu'il se solidifie, il devient objectif. En d'autres termes, l'objectif est un résultat de la déformation de l'univers primitif ; c'est l'esprit rendu méconnaissable au point de ne plus se reconnaître lui-même, c'est exactement la partie de cet esprit recouverte par la matière. Voilà pourquoi, à mesure que les êtres se développent de plus en plus, la part d'objectivité décroît ; il y a, chez ces êtres, une tendance toujours croissante à se dilater, à se détacher du monde matériel, ou plutôt à le résorber en eux-mêmes. Alors, au contact de leur âme, s'accomplit la grande métamorphose, le monde redevient ce qu'il est en réalité : esprit,

amour et vie. Qu'est-ce donc, en effet, que cette affirmation de la présence d'une finalité dans les êtres, sinon la reconnaissance encore imparfaite de l'esprit. Sans doute, notre méthode d'interprétation est défectueuse ; voilà pourquoi nous énonçons, d'une façon souvent inintelligible, les principes directeurs de notre pensée. Sans doute, les grands principes de contradiction, de causalité et de finalité ne sont que des interprétations de la nature qui se présente à nous avec ses beautés et ses laideurs, mais il semble bien qu'il y a là quelque chose de réel, un véritable tracé, une traînée lumineuse qui guide notre esprit et l'aide à se reconnaître lui-même. Ces principes existeraient-ils dans des mondes autrement constitués que le nôtre ? On ne voit pas trop, en vérité, comment la causalité pourrait naître dans un univers spirituel où tout serait continu et où il n'y aurait pas de place pour la succession. De même pour notre idée de finalité, qui n'est qu'une conclusion que nous tirons en présence de l'instabilité des êtres. Nous les voyons tous converger vers des points précis, pour la production de certains effets, et nous nous disons qu'une idée directrice doit certainement présider à leur évolution. C'est bien, en effet, notre esprit qui tire cette conclusion et cela vient sans doute de certaines habitudes prises devant le défilé des corps. Quelle serait l'attitude de notre esprit opérant dans une zone plus calme, dans celle de l'homogène et du continu ?

On peut affirmer que là, la causalité et la finalité ne seraient nulle part car elles seraient partout : elles n'évoqueraient plus pour notre esprit que l'idée d'être. Alors nous pourrions dire, avec la certitude que donne la vision : c'est ainsi parce que cela est. Mais tant que les choses pourront être autrement qu'elles ne sont, elles entraîneront notre esprit dans leur mouvement même ; ou plutôt notre esprit venant se poser sur chacune de ces choses, malgré ses protestations, devra en subir tous les mouvements et les inclinaisons.

Le mal n'est pas autre chose que le manque d'équilibre, et la loi du Bien n'est rien autre chose non plus que l'effort sans cesse renaissant de l'esprit cherchant à se ressaisir et à se dégager de la cangue épaisse qui le retient prisonnier.

De tous les problèmes, l'existence du mal est bien le plus formidable et aussi le plus désespérant. L'esprit philosophique a retourné la question sous toutes ses formes et s'est mis inutilement à la torture pour y donner une réponse satisfaisante. En plaçant la cause de l'univers en dehors de lui, en conférant à l'être créateur l'initiative de la conception du monde, on le rend responsable de la destinée de tous les êtres. L'univers devient alors un système clos qui conservera éternellement dans ses flancs la même somme d'énergie, de beauté et de moralité, à moins que la même volonté créatrice qui l'a fait surgir du néant ne l'y précipite de nouveau. Dans ce vaste ensem-

ble, la nature pourra se laisser aller à ses caprices et à ses jeux variés, des échanges pourront s'établir entre tous les êtres, mais cette évolution sera purement intérieure, pas la moindre parcelle d'énergie ne pourra s'échapper au dehors ; et, quand des milliards de siècles auront passé sur cet univers, la somme de bien et de mal n'aura pas varié d'un atome. Dira-t-on que des interventions divines postérieures à la création primitive ont pu le modifier ? Mais ces interventions n'auraient pu qu'augmenter la quantité du bien, sans détruire le mal qui s'y trouvait déjà. Voilà pourquoi, si le monde est incapable de s'ajouter la moindre parcelle de vie, c'est le créateur qui est responsable de tout ; si, des profondeurs de son éternité, il regarde cette fournaise où tant de myriades d'êtres ont déjà péri, où tant de larmes et de sang ont coulé, il peut voir que c'est sur un même capital d'amour et de haine, de vertus et de vices que lui-même a constitué, que toutes ses créatures ont vécu. Pour innocenter le créateur, il n'y aurait qu'un moyen : nier l'existence du mal et déclarer le monde sensible parfait dans son ensemble et dans ses détails.

On aime à invoquer la loi du progrès qui ne peut s'accomplir que par la lutte et par l'effort ; on parle souvent de la fécondité de la loi austère du sacrifice. Sans doute, il est facile de constater que la souffrance est rarement stérile et que rien de grand ne peut s'accomplir dans l'ordre physique ou dans l'ordre moral sans un enfantement douloureux. La sélection naturelle, la lutte pour la vie, la résistance opiniâtre à une nature hostile pour la conservation de l'espèce, ne sont-ce pas là autant de formes fécondes du sacrifice. Les mollusques, qui vivent en ce moment au fond des mers, ne comptent sans doute pas moins de générations derrière eux que nos animaux les plus évolués et les plus haut placés dans l'échelle du règne animal ; mais les générations de ces êtres inférieurs se sont succédé sans accident, sans catastrophe, protégées par des abîmes insondables ; elles sont nées, ont vécu et sont mortes dans la paix et l'uniformité d'existence, et la race, depuis les premiers siècles jusqu'à ce jour, est restée prisonnière dans son moule rudimentaire et rigide. Au contraire, les animaux supérieurs que nous observons en ce moment, représentent des races qui ont conquis leur élévation par une série d'innombrables épreuves toutes plus ou moins douloureuses.

Si de la série des êtres organiques, nous passons dans le monde moral où règne la liberté, c'est là surtout que nous voyons que la douleur est une voie royale, la seule qui mène au progrès, au triomphe de la vérité et de la justice, de la beauté et de l'amour. Il n'est pas étonnant que l'on ait donné à cette loi du sacrifice une valeur absolue, alors qu'elle n'est pas elle-même une fin mais un moyen de développement nécessaire.

Mais, si délaissant les considérations mystiques, nous envisageons le problème du mal avec la seule raison philosophique, nous voyons que cette

fécondité du sacrifice n'a plus la même portée : nous nous trouvons simplement là devant un fait, devant un mécanisme de l'histoire humaine que la volonté libre peut toujours fausser, quelles que soient les conséquences fâcheuses de l'égoïsme de celui qui voudrait courir le risque de réaliser le progrès en dehors du sacrifice. Ce raisonnement, du reste, ne vaut que pour la souffrance physique et n'explique nullement le mal moral. De plus, en exagérant la portée de l'influence du mal physique, on pourrait dire aussi qu'il est regrettable que le monde ne soit pas plus mauvais, puisque cela serait pour l'homme l'occasion de plus nobles efforts.

Les apologistes de la douleur ne songent pas qu'ils sont les dupes de leur propre psychologie en érigeant en loi de l'univers une simple constatation de la vie pratique. Non, les erreurs de la nature et ses multiples avortements ne peuvent être légitimés par une telle explication. Aussi, l'insuffisance de ces réponses n'a pas échappé aux religions positives. Le mal, disent-elles, ne vient pas de Dieu. L'univers était beau et pur quand il sortit des mains du Créateur; c'est l'homme qui, abusant de sa liberté, s'est révolté et a détruit l'harmonie primitive. De là, une dissociation douloureuse qui n'est pas imputable à la divinité, l'homme est bien l'artisan de sa destinée, et, dans sa détresse méritée, il n'a pas le droit de blasphémer et d'accuser d'iniquité. Celui qui l'avait fait pour le bonheur. « Quand ils eurent mangé du fruit défendu, nous dit la Bible, ils connurent le Bien et le Mal », et tous les mythes religieux nous parlent d'une chute originelle qui fut fatale à la race.

Ces légendes, que l'on retrouve partout et qui ne sont autre chose que des essais d'explication du problème du mal, prouvent que, sous tous les climats et sous toutes les latitudes, la douleur a exercé sur l'homme son action libératrice mais toujours brutale. Loin de résoudre le problème, le mythe le pose, et c'est toujours la raison qui doit s'efforcer de l'expliquer.

L'hypothèse d'une faute originelle soulève les plus grosses contradictions. D'où serait venue, en effet, la première impulsion mauvaise? L'homme était bon avant la chute, sa nature était droite, s'inclinant d'elle-même vers le Bien: la tentation n'a donc pu naître dans son âme vierge de toute souillure et de tout désir pervers. Si cette insinuation perfide et maudite n'a pu naître de l'âme de l'homme, d'où pouvait-elle venir? Supposons maintenant que la chute n'ait pas eu lieu, que cet être premier-né, créé avec la liberté, soit demeuré toujours fidèle, ou bien il aurait possédé en lui la plénitude de l'être et de la vie et dans ce cas se serait confondu avec l'absolu, ou bien son être aurait dû encore progresser par une évolution plus ou moins rapide. Mais l'évolution n'est pas autre chose que le passage d'un état inférieur à un état supérieur, d'un moindre bien à un bien plus grand; or, le mal n'est pas autre chose que cette oscillation incessante de l'âme. Nous voilà donc

de nouveau acculés au même problème insoluble, à cette impossible conciliation d'un être parfait créant une œuvre imparfaite.

Le maintien d'un Dieu créateur rend donc toute solution impossible, et la création *ex nihilo* ne peut être qu'un acte de foi mais non de raison. Primitivement, dans l'esprit de l'homme, il y avait rivalité entre la nature et Dieu ; ce n'est que par une réduction progressive, par un abaissement continu de toute la réalité sensible en face de Dieu, que l'on est arrivé à l'idée de création. Longtemps ça été la meilleure formule de nos relations avec l'Inconnaissable.

Si maintenant, abandonnant la théorie d'un Dieu transcendant, vivant en dehors de l'univers, nous acceptons la doctrine de l'immanence, la notion de Dieu deviendra-t-elle plus acceptable ? L'immanence c'est Dieu confondu avec l'univers. Mais ce qu'il faut entendre ici par univers, ce n'est pas ce que l'on est convenu d'appeler ainsi ; ce n'est pas le monde des apparences et des fantômes fuyant où tout s'écoule vers un perpétuel devenir. L'univers dont il s'agit c'est celui où règnent la liberté, la conscience et l'esprit, termes identiques au fond, et qui sont comme la contraction de toutes les formes de l'Énergie et de la Vie. Oui, l'existence de cette force unique et nécessaire est indéniable, elle s'impose à toute réflexion désintéressée. Voilà pourquoi l'athéisme absolu est impossible ; il ne peut y avoir qu'un athéisme conventionnel relatif à certaines formes anthropomorphiques, à des interprétations erronées de la divinité. Constater que dans le monde il y a de la conscience et de la liberté et, qu'en dernière analyse, tout doit se ramener à la Conscience, est une manière d'affirmer Dieu. Mais, pour pouvoir sans contradiction se rallier à ce système, il faut concevoir le monde comme un tout continu sans partie et sans limite, autrement naîtra fatalement pour l'esprit le besoin impérieux de situer, au delà des horizons sans consistance, un Être omnipotent créateur et régulateur de l'univers.

Ceux qui se laissent impressionner par cette idée que c'est rabaisser Dieu que de le concevoir comme la somme totale des énergies des êtres, sont victimes de leurs préjugés touchant la constitution du monde. Habités à ne considérer la nature que sous son jour le plus défavorable, comme le symbole de tout ce qui est inférieur et grossier, ils s'indignent de l'audace de ceux qui veulent identifier la divinité avec la matière. Mais ce qu'ils prennent pour la matière n'est que sa grossière image ; c'est la matière prise à son dernier degré, dans cet état de déchéance où elle ne conserve de sa divine origine que des vestiges effacés. Or, non seulement rien ne nous autorise à une pareille confusion, mais nous avons vu que, bien au contraire, tout nous engage à porter sur la matière un jugement plus favorable ; elle vaut mieux que ses trompeuses apparences, toujours décevantes pour ceux qui s'y laissent prendre ; l'idéal lui est sous-jacent, et c'est le spirituel

qui fait le fond de son être. Dès lors, elle est capable de satisfaire les conceptions les plus orthodoxes sur la divinité. N'est-ce pas, en effet, par la projection au dehors de ce qu'il y a de plus spirituel en nous, que Dieu est créé ? Là où nous situons la divinité, c'est à cette limite extrême, dans cette catégorie de l'Idéal, où les forces défaillantes de notre esprit ont transporté le meilleur de nous-mêmes. C'est donc avec des matériaux psychologiques que nous construisons l'objet de notre adoration, ne nous doutant pas que, très souvent, en agissant ainsi, c'est nous-mêmes que nous adorons, que nous sommes à nous-mêmes notre propre idole. L'histoire religieuse est là pour prouver que ce n'est pas toujours *du plus pur* de notre âme que nous avons doté la divinité : très souvent, les hommes lui ont prêté leurs plus basses passions, et si grande était leur misère intellectuelle et morale, qu'ils ont cru l'honorer par de semblables présents.

Mais si, au lieu de considérer la partie contingente de nous-mêmes, celle que, sous la poussée de nos exigences pratiques, nous avons ramassé dans l'espace, nous portons notre pensée sur cette zone de notre âme qui rejoint l'univers et qui, étant esprit et vie, se confond avec lui, alors, l'univers réalise l'idéal, il devient Dieu et s'impose à notre adoration. Mais, pour obtenir le résultat, il faut se libérer soi-même et libérer l'univers ; il est nécessaire de réaliser par la pensée la fusion de la matière et de l'esprit et de les identifier dans le Moi Unique, Universel et Éternel. Le besoin de projeter en dehors d'un monde indigne l'Être parfait ne se fera plus sentir, une fois que ce monde aura été réhabilité et qu'il sera devenu parfait lui-même. L'Univers considéré comme l'Être ne laisse plus de place pour un Dieu en dehors de lui. Dès lors, toutes les distinctions arbitraires doivent disparaître ; les lois de la nature sont dans le temps et dans l'espace, dans le fini et le contingent, comme le prolongement et le rayonnement de l'action de Dieu sous-jacente à l'action des êtres imparfaits. Dire que la nature agit ou que Dieu agit, en un sens c'est la même chose.

Cette théorie de l'immanence est une conception déjà ancienne mais qui a été reprise sous de nouvelles formes. L'hypothèse de l'évolution lui donne une confirmation éclatante. C'est elle qui a élargi les cadres de la vie et a éloigné de plus en plus les barrières de l'univers. C'est ainsi, par exemple, que la notion d'espèce s'est modifiée. Autrefois, on la considérait comme une unité invariable créée isolément et se perpétuant toujours avec ses mêmes caractères : « Tot numeramus species quot ab initio creavit infinitum Eus », disait Linné. Cuvier, dans son système des créations successives, admettait la même formule. Mais, des phénomènes nombreux sur lesquels jusqu'ici la métaphysique seule avait disserté, ont été ramenés à des rapports de causalité physique et trouvent leur explication dans des connexions naturelles. Aujourd'hui, l'espèce a perdu son ancienne signification, elle

n'apparaît plus comme aussi rigide, elle est, dans la grande loi de l'évolution, comme « l'ensemble des cycles de génération correspondant à des conditions d'existences définies et conservant, tant que celles-ci ne varient point, une certaine consistance dans leurs caractères essentiels. » Ce n'est pas ici le lieu d'instituer un plaidoyer en faveur de la théorie de l'évolution ; qu'il nous suffise d'indiquer encore l'impuissance de l'hypothèse mécaniste pour expliquer tous les phénomènes de l'apparition des êtres. Si l'on s'attache de préférence à la sélection naturelle comme moyen efficace de réussite, on voit que les plantes comme les animaux sont soumis à une sorte de concurrence et luttent entre eux et contre les conditions extérieures pour leur propre conservation. La plante lutte contre le climat, les saisons et le sol ; elle rivalise d'activité avec d'autres plantes et, en se développant mieux et plus rapidement qu'elles, elle leur enlève la possibilité de subsister. A son tour, elle sert d'aliment aux animaux qui, eux-mêmes, vivent en lutte continuelle. Tout dans l'organisme est disposé de manière à assurer le mieux possible l'existence et le perfectionnement de la race.

L'hérédité, l'adaptation au milieu, la lutte pour la vie viennent encore accumuler et renforcer les faits nouveaux au point de les rendre appréciables à nos sens. Mais toutes ces explications ne peuvent rendre compte que d'une façon purement extérieure du fait même de l'évolution. La présence de l'esprit se fait sentir partout. L'erreur matérialiste consiste à dire que c'est le moins qui peut produire le plus et son tort est de ne s'attacher qu'aux apparences. En localisant dans des formes extérieures ou plutôt en identifiant avec elles la puissance vitale, le matérialisme demeure incapable d'expliquer comment s'opère le passage d'une forme inférieure à une forme supérieure. Après avoir considéré le mouvement général des êtres et constaté leur progression, quand il s'agit de nous donner la raison profonde de ce progrès, il demeure impuissant. Comment, en effet, dans l'hypothèse d'une matière étendue, pourrait s'opérer le passage du moins au plus ? Si l'on concède à cette matière le mouvement, elle pourra bien revêtir certaines formes ; mais outre que cette concession est un don gratuit, le progrès ne consiste pas seulement dans un changement de formes mais bien plutôt dans la délicatesse de leurs contours et dans cette transparence, toujours plus lumineuse, qui est un reflet de la conscience mystérieuse de l'univers.

(A suivre.)

E. W.

Jérusalem

IMPRESSIONS DE VOYAGE

A la suite de la conférence que je fis, le 31 mai dernier, à la salle du cercle Allan Kardec, mes auditeurs m'ont demandé de la publier pour les lecteurs de la *Revue*. J'avais répondu par le silence ; mais cette demande m'étant réitérée par des amis et par plusieurs prêtres, je vais les satisfaire.

Dire ou écrire, c'est bien différent ; ce qui s'échappe des lèvres, surtout lorsque le discours s'adresse à des auditeurs bienveillants et sympathiques, se volatilise promptement et ne laisse pas à leur esprit la même impression que celle de pensées écrites, imprimées... devenues indélébiles. Le proverbe latin : *verba volant, scripta manent* se présente à ma mémoire pour me conseiller la prudence. Laisser des preuves écrites d'un fait, d'une opinion est parfois dangereux, surtout en matière religieuse. Je n'oublie pas que si je m'adresse à des spirites, il en est parmi eux, dans nos lectrices surtout, qui pratiquent la religion dans laquelle ils ont été élevés et trouveront plus qu'étrange ce que je leur dirai. Je serais fâché de faire la moindre tache sur la blancheur de leur robe, d'écrire une parole blessante pour leur foi, de troubler cette croyance héréditaire qui a été léguée par les siècles mais qui se transmet, en s'affaiblissant d'année en année, non sous les coups du temps, mais sous ceux, répétés, de la science, de la philosophie et du bon sens.

Ma loyauté m'impose donc le devoir de dire à ceux de mes lecteurs qui tiennent à conserver intacte cette foi irraisonnée qui a été appelée la « foi du charbonnier » que Dieu est Dieu, mais que Jésus n'est que son prophète... alors qu'ils passent ce chapitre et ne cherchent pas le nom de l'écrivain ou qu'ils l'oublient s'ils l'ont aperçu.

Que les lecteurs qui voudront lire ces impressions sachent qu'elles sont toutes personnelles et bien particulières. C'est la transcription de notes modestes prises sans ordre, au jour le jour ; c'est une causerie qu'ils croiront entendre des lèvres du voyageur. Mais comme, en dehors de mes observations bien à moi, tout ce que je dirai, je l'aurai vu, je prie les lecteurs d'oublier ce méchant dicton qui n'a pas toujours eu la valeur d'un axiome : « Peut bien mentir qui vient de loin. »

Ce voyage en Palestine, nous en avons formé le projet depuis longtemps ma femme et moi et en remettions chaque année l'exécution à la suivante. La cause déterminante a été le grand malheur qui nous a frappés si cruellement, la mort subite de notre fils bien-aimé au seuil de sa vingtième année

persuadée qu'elle trouverait des consolations en allant porter, dans un très pieux pèlerinage, son cœur meurtri, sa douleur poignante sur le saint sépulcre de Jésus-Christ, la pauvre mère se souvint du désir qu'elle avait eu d'aller en Palestine et la semaine sainte approchant, nous résolûmes d'aller la passer à Jérusalem.

Nous avons une égale douleur, mais des convictions différentes. Une piété profonde, invulnérable qu'elle doit à une mère et une sœur qui ne cessent de donner l'exemple de la pratique la plus rigide, de la charité souvent exagérée et de la dévotion quotidienne conforme à l'Église, — ont fait de ma femme une sainte dans toute la belle acception du terme... Et je dois avouer que si l'exemple d'une semblable conduite n'a pu que me confirmer dans ma foi spirite qui m'oblige à prier Dieu au soleil et non à l'ombre du temple, — de même je dois reconnaître que mes efforts et mes tentatives sont demeurés nuls pour attirer ma chère compagne vers des idées que je sais plus consolantes que celles qu'elle croit les vraies. Pourtant elles lui laissent un doute cruellement dur au cœur d'une mère quand elle songe : « Mon fils n'allait pas à la messe ! Mort sans pousser un soupir, il n'a pu recevoir les derniers sacrements ! Donc le ciel lui est fermé ! » Et dans sa douleur immense que je voudrais tant adoucir par des paroles tendres, par l'exposition d'arguments sensés, elle demeure impassible et froide. Je sens bien que parfois certaines pensées la troublent, qu'elle prête un moment l'oreille à ces mots que j'empreins de douceur : « Ne jugez point si cruel ce Dieu que vos prêtres vous représentent toujours menaçant. Vos prières constantes, bien plus que les 500 messes que fait dire partout votre sainte mère, vos larmes surtout l'ont déjà attendri, mais non apaisé, car Notre Dieu ne connaît pas la colère et n'a point à être apaisé. Qui profite de l'or que vous prodiguez à ces prêtres pour qu'ils sollicitent Dieu en faveur de notre fils ? Ne voulez-vous donc point me croire ? L'âme de notre enfant était pure, son corps vierge de toute souillure. Rappelé par un ordre divin, sa tâche était accomplie... Si sa vie présente a été courte, elle a été douce, heureuse, et l'amour pieux dont vous avez entouré ce cher cœur n'a pu lui attirer que le bonheur dans l'au-delà ». Mais, semblable à un parfum trop subtil, ma logique n'atteint point ses sens et ses pensées douloureuses ne varient point.

Quand donc l'humanité catholique secouera-t-elle ce joug séculaire de l'Église ? Quand donc chaque âme, consentira-t-elle à comprendre qu'entre la créature et le créateur aucune créature égale à elle ne saurait s'interposer ?

Nous sommes arrivés à un tournant de l'histoire où l'humanité, surprise par les merveilles que lui révèle la science, doit, par une force inéluctable, s'affranchir des vieilles idées imposées par l'Église et la papauté vacillantes. Le jour est proche où le penseur, comprenant mieux son Dieu, et adoptant la saine morale et les devoirs qu'elle impose à tous les hommes, demandera

à la Raison seule de lui montrer du doigt la route qu'il doit suivre pour se diriger désormais sans crainte vers la Vérité, vers la Lumière?

Les esprits qui rompent leurs chaînes rouillées, entraves inutiles, surgissent de tous les rangs de la société et apparaissent nombreux même dans le clergé plus instruit. Ils osent combattre aujourd'hui, par la parole et par la plume, ce que la terreur des supplices infernaux et le respect obligatoire dû à l'Église ont protégé durant trop de siècles d'ignorance et d'obscurité.

Mais il est temps de commencer les préparatifs de notre voyage et de nous mettre en route pour Jérusalem. De Paris à Marseille la distance est rapidement franchie... plus n'est besoin de faire son testament comme jadis. On quitte la capitale à 7 heures du soir et à 6 heures du matin on débarque dans la ville des « bons sentiments et de la raison. »

Le soleil de mars ensoleillait et réchauffait déjà la Canebière ce beau boulevard un peu court, mais large et splendide, dont les Massiliens sont aussi fiers que les Athéniens, leurs aïeux, l'étaient de la voie qui conduisait au Parthénon. C'est au coin du vivant quai de la Joliette que, le 13 mars, nous entendions crier la catastrophe de l'« Iéna », sinistre épouvantable et mystérieux qui coûta la vie à tant de matelots et d'officiers à la tête desquels je lus, les larmes aux yeux, le nom de mon vieil ami le commandant même de l'« Iéna », le capitaine de vaisseau Adigard dont j'ai parlé jadis dans mes « vieilles notes » sous le nom de Radiguet. J'avais prédit à ce beau caractère les étoiles d'amiral qui s'apprêtaient à tomber du ciel sur les épaules de cet excellent marin, mais sans prévoir une fin aussi cruelle et aussi prématurée. Combien notre malheur nous semblait moindre en songeant à toutes ces victimes qui faisaient verser des larmes à plus de trois cents familles et laissaient, une fois de plus et si tristement, la France en deuil.

De France à Jérusalem plusieurs trajets nous étaient offerts : d'abord par le chemin de fer de Paris à Constantinople et de là à Smyrne, Beyrouth et Jaffa ce qui demandait dix jours, — puis par Marseille, Gênes et Jaffa, — enfin directement de Marseille à Alexandrie et Port-Saïd en Égypte et de Port-Saïd à Jaffa. C'est cette dernière ligne que nous choîsîmes et, avec un instinct délicat, le capitaine du « Portugal », l'un des plus beaux paquebots des Messageries Maritimes, lequel devait nous prendre le lendemain, étant M. Étienne Protet, créole de la Réunion comme ma femme et son cousin par alliance. Le commandant Protet est le neveu de l'amiral tué glorieusement en Chine. Très aimable pour ses passagers et surtout pour une cousine, il donna gracieusement l'ordre, dès notre arrivée à bord, pour que la plus belle cabine de luxe fût mise à notre disposition. Pour moi, qui ai toujours préféré un hamac à la plus moelleuse couchette, cette amabilité m'eût moins touché que ma femme qui souffre toujours du mal de mer, sans que cinq voyages de France à l'île de la Réunion, soit près de vingt

mille lieues sur mer, l'aient cuirassée contre ce mal redoutable, pour lequel, à l'exemple de bien des passagères, sa couchette fut toujours le seul remède efficace.

Pour moi, qui compte plus de vingt-cinq traversées dont deux autour du monde, j'étais heureux de me confier, pour quelques jours, à la vieille amie qui m'a tant bercé. Il me souvient qu'à bord de la « Sibylle » où j'eus le bonheur de passer six mois — il y a de cela quarante ans... hélas ! trois fois hélas ! — au milieu d'une jeune et brillante promotion d'aspirants tous devenus, sauf ceux qui sont tombés en route, officiers supérieurs, frégatons, capitaines de vaisseau et amiraux, — je me souviens, dis-je, que plusieurs étaient peintres, musiciens et poètes.

Nous invitations ensemble les muses à venir nous consoler des ennuis d'une longue traversée, et, rivalisant avec ceux qui tenaient la lyre, j'avais composé une ode à la mer, grotesque certainement, qui débutait par ce quatrain :

Mer tant capricieuse et si souvent traîtresse,
Quand on s'est, dans tes bras, vu bercer tant de jours,
Comme en ceux d'une belle et jalouse maîtresse,
On a beau te maudire, on veut t'aimer toujours !

début poétique qui m'avait valu l'interruption suivante de Richard d'Abnours, aujourd'hui amiral : « On dirait, lieutenant, que vous naviguez depuis cent ans ! »

Le « Portugal » a lâché ses amarres, il quitte le port de Marseille, le ciel est pur, les flots sont bleus, les chapeaux, les mouchoirs s'agitent pour les adieux aux amis venus à la Joliette ; on donne un dernier regard à la « bonne mère », la grande vierge dorée qui domine la ville et la rade et à laquelle plus d'un matelot adresse une prière, une pensée, un au revoir toujours sincères. Les côtes rocheuses et abruptes fuient rapidement, l'île Sainte-Marguerite, d'où un maréchal de France, traître à la Patrie, put s'échapper, si aisément, le château d'If, célébré par Alexandre Dumas dans *Monte Christo*. Toulon, Cannes, et les derniers caps de la terre de Provence s'effacent à nos yeux et voici la pleine mer ! Nous gagnons le cap Corse, nous filons à toute vapeur vers les bouches de Bonifacio où la mer est fort houleuse, puis vers le détroit de Messine où les flots resserrés sont toujours agités. Ma femme est couchée, souffrant du mal de mer auquel j'apporte un peu d'adoucissement en lui faisant boire du champagne frappé. Sur le pont, une troupe de comédiens, à destination du Caire, rit et chante avec insouciance, quelques Anglais, dont les pipes ne quittent que rarement les lèvres, arpentent le pont et comptent les kilomètres hygiéniques qu'ils doivent faire entre chaque repas. Une vieille dame me demande le nom de

cette terre nouvelle. « C'est la Grèce ou l'île de Candie... Oui, madame, lui dit, sans rire, l'un des acteurs... On y fabrique le sucre du même nom, exporté jadis par les Phéniciens... » La dame s'éloigne, incertaine du renseignement. A midi, chaque jour, le point calculé, un officier le marque sur la carte géographique placée dans le salon, et tous les passagers viennent voir la distance parcourue et celle à parcourir.

Enfin, le sixième jour, le mardi 19 mars, nous apercevons les terres basses de l'Égypte, c'est le delta du Nil... Tous les passagers sont sur le pont vêtus pour débarquer. On dépasse les deux môles, le phare, et à 8 heures le « Portugal » mouille bord à quai... Deux jours à passer dans cette belle ville; demain soir le « Portugal » se rendra à Port-Saïd où nous trouverons le paquebot pour Jaffa.

Alexandrie, cité antique des pharaons, était déjà bien vieille lorsqu'en 330 avant Jésus-Christ Alexandre le Grand la construisit pour en faire un vaste entrepôt entre l'Orient et l'Occident. L'histoire de *La Cité* d'Alexandre se perd dans la nuit des temps; elle repose sur les ruines amoncelées par plus de quarante siècles qui ont vu se succéder, sur son sable humide des eaux du Nil, les Éthiopiens, les Égyptiens représentés par vingt dynasties de Pharaons dont les noms bizarres de Kheops, Khephren, Ameneh, Toutmès, Ramsès, et Sesostris reparaissent à mon esprit sur ce sable que je foule pour la dixième fois. Vieille terre de Cléopâtre, que de souvenirs tu évoques... Aujourd'hui ville splendide et cosmopolite où se parlent toutes les langues et où il n'est pas rare de rencontrer des drogmans qui en interprètent huit ou dix. Deux promenades en voiture du port à Ramley nous font apprécier les beautés d'Alexandrie. La place des consuls entourée de palais, la colonne en marbre rouge de 15 mètres de haut, érigée en l'honneur de Pompée par Dioclétien est là, depuis 1500 ans, rappelant qu'un esclave affranchi pouvait devenir empereur à Rome... Pourquoi Dioclétien ajouta-t-il à sa gloire le souvenir des sanglantes persécutions contre les premiers chrétiens? Les catacombes d'Alexandrie, égyptiennes et romaines, sont devenues « modern style »; elles sont éclairées à l'électricité. Lorsque j'aurai ajouté qu'Alexandrie compte une population de 300.000 âmes dont 45.000 Européens j'aurai, je crois, satisfait mes lecteurs.

Le jeudi 21 nous débarquions du « Portugal » à Port-Saïd pour passer sur le « Tzar », paquebot russe qui devait nous conduire à Jaffa. Port-Saïd est un des ports que j'ai le plus fréquentés ayant traversé huit fois la mer Rouge. La statue du grand Français Ferdinand de Lesseps, l'ingénieur du canal de Suez, se dresse sur une belle jetée du port. Elle est majestueuse... L'intelligent et tenace travailleur que fut de Lesseps montre de la main l'entrée du canal et, de sa belle tête, il semble répéter les paroles écrites sur le piédestal: « La terre est ouverte au monde entier. » La longueur du canal de Port-

Saïd à Suez est de 82 milles (152 kilomètres). Commencé en 1859, il était inauguré en septembre 1869, dix ans après. Il est traversé chaque jour par un nombre constant qui varie de quinze à quarante navires. Il y a quelques années, les navires y entraient le matin et y mouillaient la nuit. Mais depuis que de puissants réflecteurs électriques placés à l'avant de chaque navire, permettent d'y voir comme en plein jour, la traversée se fait sans arrêt, les paquebots s'y croisant sans danger. Une seule cause d'arrêt obligatoire est le vent du désert, le « khamsin » qui brûle et amène avec lui des nuages de sable qui aveuglent les passagers et obscurcissent littéralement la route, au point de ne pouvoir distinguer les bouées indiquant le chenal ni les navires arrivant à contre sens.

A notre retour du Caire par Ismalia le long du canal, en chemin de fer, nous comptâmes vingt-deux navires de toutes nations, mouillés dans le canal les 19 et 20 avril, en proie à un « khamsin » violent qui nous avait fait fuir la cité des pyramides et nous contraignit d'attendre vingt-quatre heures à Port-Saïd l'arrivée du « Calédonien » qui venait de la Réunion et qui nous ramena en France.

Quelques mots sur Port-Saïd : j'y ai constaté les progrès énormes dus à la présence des administrateurs anglais. Les rues sont propres, des trams les sillonnent. On n'y voit plus ces bazars où les roulettes et les Juives appréhendaient jadis sans vergogne les passagers attendant le départ du paquebot et qui n'avaient pas besoin de passer la nuit pour être soulagés de leurs provisions pécuniaires au départ ou de leurs économies au retour. Les caravanes de bédouins et de chameaux ne dépassent plus le quartier arabe et la ville neuve, qui s'embellit chaque jour, ne voit plus cette race malpropre y laisser des immondices comme autrefois.

A 8 heures du soir, le « Tzar », dont le capitaine russe parle français et nous accueille avec affabilité, quitte Port-Saïd et la terre d'Afrique pour gagner l'Asie dont la côte est distante de dix heures et le 23 mars, samedi veille des Rameaux, nous nous réveillions, après une excellente nuit à Jaffa, en Asie, à quatre heures de Jérusalem.

La vue qu'offre la ville de Jaffa est fort belle. Bâties en amphithéâtre, ses maisons, vieilles et blanches, noyées dans une verdure luxuriante d'orangers, de citronniers, de palmiers, reposent agréablement la vue, et les hautes collines qui s'élèvent, artistement dentelées dans un ciel pur, lui communiquent une étrange et réelle beauté ; mais, pour débarquer sur ses quais, il faut lutter contre les grosses lames houleuses qui rendent presque toujours dangereux le trajet des navires, prudemment mouillés à plus d'un mille au large et qui sont souvent contraints de lever l'ancre pour s'en retourner à Beyrouth ou à Port-Saïd sans avoir osé débarquer ni leur chargement ni leurs passagers. La rade foraine est livrée à tous les vents et le petit port qui est entouré

de brisants peu élevés, exige de la part des bateliers, une adresse qui ne leur fait point défaut. Mais les barques arabes sont fortes et les bateliers d'une habileté remarquable. Aussitôt prêts, j'engageai ma femme, un peu effrayée de l'état de la mer, à suivre le conseil du capitaine qui nous engagea à débarquer sans plus attendre, le vent menaçant de grandir.

Je pris un bon patron que le second me désigna et, nos bagages dans l'embarcation, nous y sautâmes à l'instant propice sans attendre d'autres passagers qui perdaient du temps à discuter le prix du transport ou à se réunir sous l'œil du correspondant de l'agence Cook qui recevait plus de vingt pèlerins. Libres et indépendants nous payâmes les 20 francs et, un quart d'heure après, un peu mouillés, mais sains et saufs, nous mettions le pied sur le quai de Jaffa où notre patron nous guida, précédés de notre malle légère et de nos deux valises, vers la Douane, où l'on vérifia d'abord notre passeport. De tous les pays de l'Europe, la Turquie est la seule nation qui ait maintenu cet inutile parchemin qu'il me fallut aller demander à l'ambassade de Turquie à Paris, moyennant 8 fr. 50, et sans lequel nous n'eussions pu débarquer ma femme ni moi. Avant d'entrer dans la salle où se visitent les bagages, le patron me glissa à l'oreille « donne *bacchich* (gratification que réclame tout Arabe, pour tout et partout) et l'officier n'ouvrira pas ta malle ». — Comme nous n'avions rien de sujet à contravention je refusai d'acheter une conscience et je vis le signe qu'échangèrent le préposé de la douane et le patron. Mécontent de ma ladrerie il fit ouvrir la malle et les valises dont il fit retourner le contenu puis me dit sèchement : « Tu peux partir. » — « Je te remercie », lui répondis-je, et quelques instants après une voiture légère conduite par un Arabe nous emportait à l'hôtel du Parc tenu par des Allemands, où la cuisine fut détestable et où l'on nous servit, pour 5 francs, une bouteille de vin baptisé Médoc composé de divers produits chimiques et même d'un peu de raisin.

Jaffa, l'antique Joppé des Grecs, la Japho des Hébreux, veut dire « la belle ». Les savants assurent que son origine toute mythologique vient de Jopa, fille d'Eole (qui souffle les vents); enfin les rabbins juifs prétendent que Jaffa fut fondée par Japhet, fils de Noé, aussitôt après le déluge. Ce serait à Jaffa que le héros Persée serait venu, sur les ailes d'un aigle, sauver la belle Andromède enchaînée sur le rivage et livrée au monstre marin qu'il tua au bord de la mer.

C'est à Jaffa que le prophète Jonas, envoyé, par Dieu en personne, à Ninive (disent les vieux écrits juifs), afin d'y prêcher la pénitence, s'embarqua à Joppé. Une tempête s'étant soulevée le prophète tomba à la mer où, chacun le sait, puisque les prêtres racontent encore ce miracle aux petits enfants, une baleine ouvrit démesurément la bouche et offrit chez elle une hospitalité, qu'on ne qualifiait pas alors d'écossaise, à Jonas. Elle ne consentit à lui

donner son *exeat* que trois jours après, le « déposant », c'est le mot propre, au bord de la mer, où il reprit tranquillement sa route vers Ninive.

C'est à Jaffa, que Saint Louis, roi de France, débarqua en 1251, à son retour d'Égypte où il était allé combattre les infidèles lors de la septième croisade. Le roi chrétien y passa quatre ans et fit entourer la ville d'une vaste et solide enceinte fortifiée dont on voit encore quelques vestiges.

Enfin le général Bonaparte, à la fin de sa campagne d'Égypte, se rendant à Saint-Jean-d'Acre, s'empara de Jaffa le 3 mars 1799. Des historiens lui ont reproché d'avoir ordonné le massacre de quatre mille Albanais qu'il avait vaincus en dehors de la ville et renvoyés saufs. Ayant pénétré dans Jaffa, ils avaient tourné leurs armes contre lui. Furieux, Bonaparte fit donner l'assaut par le brave Desaix et massacrer la garnison. D'autres ajoutent qu'avant de s'embarquer, il aurait fait empoisonner, afin de les soustraire aux horribles douleurs de la peste, trois cents de ses soldats atteints de ce mal impitoyable. C'est là une calomnie. Bonaparte, a dit un de ses historiens, était trop chéri de la victoire pour massacrer des ennemis vaincus... Quant à ordonner la mort de ses soldats pestiférés, Desgenettes, son héroïque médecin, qui n'avait pas craint de s'inoculer le virus de la peste pour rassurer les soldats frappés, n'aurait jamais consenti à commettre ce crime.

Par un soleil splendide nous fîmes, ma femme et moi, une promenade à travers Jaffa accompagnés d'un drogman pris à l'hôtel et qui parle admirablement français, employant même certaines locutions qu'il a dû prendre à quelques Parisiens venus avec l'agence Cook. Il nous conduisit à la maison de Simon le corroyeur que la voiture atteignait en longeant des rues tortueuses, vrais casse-cou, remplies d'immondices de toute sorte. C'est chez Simon le corroyeur que saint Pierre fit jaillir l'eau d'un puits que montrent les guides. A la maison de Tabitha l'apôtre ressuscita la pieuse femme. Nous tombâmes à la maison de Simon au milieu d'une bande de « pèlerins Kook » ainsi qu'on appelle en Palestine les clients de l'agence qui dépensent gaiement leur piété à heures fixes et à doses pesées. Tout bas, notre drogman me dit, en désignant le guide arabe qui débite ses immuables récits au nom de l'agence qui le paie sans préjudice des « bacchichs » qu'il réclame à ses pèlerins, « c'est un sacré blagueur ! »

Jaffa est riche par l'immense commerce de ses belles et délicieuses oranges dont les vergers admirables et nombreux sont, en cette saison, couverts de fruits d'or. Ses cuirs, ses parfums sont l'objet d'un commerce rémunérateur.

La ville qui compte 35.000 habitants, est musulmane autant qu'israélite. Plusieurs maisons appartiennent à des Allemands et à des Italiens.

A 3 heures, nos bagages enlevés, nous quittons l'hôtel du Parc et nous nous dirigeons, toujours flanqués de notre drogman qui est assis à côté du cocher,

vers la gare de Jérusalem... la chaleur est très élevée. Nous entendons un tapage infernal en arrivant au chemin de fer. Il est produit par les vociférations et les disputes des portefaix, des cochers, des chameliers, tous Arabes et Juifs, qui parlent rarement et crient sans cesse; ils semblent toujours prêts à en venir aux coups, mais ne se battent jamais... « Ils « gueulent », nous dit notre drogman, mais comme de bons chiens ils ne mordent point. »

Au guichet, tenu par un Arabe de haute mine, je demande : deux premières. — « Trente francs. » Je donne un billet de la banque de France qui fait toujours prime; ce qu'il me rendit de monnaie est incalculable et eût pu remplir une assiette creuse en medjidiés, demi-medjidiés (d'argent), — paras, demi-paras (d'argent mélangé d'étain), — de métalliques (gros sous qui peuvent servir au jeu du tonneau), — et de bacchichs de toute taille et de toute valeur qui rappellent nos vieux liards. J'appelle le drogman qui, après avoir compté et recompté, verse le tout dans la poche de mon paletot d'un geste inimitable, ajoutant ce mot impayable: « A peu de chose près le compte y est. »

Enfin notre cocher, bien payé après avoir discuté comme si j'étais le voleur et lui l'homme désintéressé, fouetta ses chevaux et retourna à Jaffa. Le drogman conduisit ma femme, dont les vêtements et le grand voile de deuil attiraient la sympathie et la pitié chez tous ces Arabes qui s'écartaient avec respect pour la laisser passer, jusqu'à notre wagon. Là, il nous installa puis nous souhaita un bon voyage, accompagné d'un : au revoir, scellé de deux poignées de main, certifiant ainsi qu'il avait trouvé généreux le *bacchich* que je venais de lui glisser en lui disant, le sourire aux lèvres, « le compte y est, je crois... à peu de chose près. »

Enfin tous les voyageurs et les pèlerins sont arrivés, les « Cook » joyeux, anglais et allemands pour la plupart, munis du guide Bedecker, de jumelles et de l'inséparable Kodak ont pris leurs places, la locomotive siffle, mais rien ne presse, le train est seul sur la voie... Enfin il s'ébranle et se met en route pour Jérusalem.

(A suivre.)

LÉOPOLD DAUVIL

Nous avons publié quelques petits « poèmes en prose » extraits du livre de M^{me} M.-P. Néva, *Mes Pensées*, et nous avons signalé à nos lecteurs la tendance élevée et morale qui caractérise la plupart des morceaux composant ce volume.

Aujourd'hui, nous apprenons avec le plus vif plaisir que, dans sa séance solennelle du 30 juin dernier, la Société Nationale d'Encouragement au Bien, présidée par M. Stephen Liégeard a, sur le rapport de son Conseil supé-

ricur, décerné à M^{me} Néva une médaille d'honneur en vermeil, pour son remarquable livre.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant la primeur de deux nouveaux poèmes qui paraîtront dans le prochain ouvrage de M^{me} Néva.

MARIE

Nom charmant, plus doux que l'ambrosie, tu n'es que poésie,
Doux nom de Marie !

On évoque en l'épelant, la Vierge et son bel enfant, et l'on te dit en priant,
Doux nom de Marie !

Tu parles de pureté, de majesté, de simplicité, d'idéale beauté,
Doux nom de Marie !

Tu nous montres les cieux radieux, où te chantent les bienheureux,
Doux nom de Marie !

Et sur terre tu désignes bien des fronts bénits auxquels tu souris,
Doux nom de Marie !

Et ton sceau les marque jusqu'au tombeau du charme infini du
Doux nom de Marie !

Soyez toute blancheur, toute douceur, toutes sœurs, vous qui portez le
Doux nom de Marie !

Et lorsque sonnera l'heure du départ, qu'il vous faudra quitter la terre
sans retard, prononcez toutes le
Doux nom de Marie !

M.-P. NÉVA

TENDRE LA MAIN

Que ce geste est éloquent, large, tendre et grand !

Que de pensées il renferme, amour, joie ou peine.

Que de réconfort, que d'appui, et aussi que de soucis.

La jeune mère tend sa main blanche, au frêle bébé dont le pied tremble,

Pour l'empêcher de trébucher, de tomber, de se blesser.

L'époux heureux et grave, tend sa main ferme à sa compagne,

Pour la soutenir, la protéger, toute une vie en son entier.

L'ami, que l'on rencontre, après une absence longue, tend la main, gage
d'affection.

Que ce muet langage, au cœur est chaud et bon.

Le pauvre miséreux, qui n'ose lever les yeux, pour implorer la pitié tend
sa main creusée,

Afin qu'y tombe l'obole, souvent sans une bonne parole.

C'est quand même le morceau de pain, qui empêche de mourir de faim.
Tendre la main, geste joyeux ou douloureux, dans le cœur de tout être humain

Dieu t'a mis d'instinct, pour relier les cœurs, chaînon divin !

M.-P. NÉVA

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXI

MÉDIUMS PRIVÉS

Les gens qui veulent combattre le spiritisme sont tout à fait certains, en bonne règle, que les médiums s'abaissent à employer des trucs et des fourberies dans un but de lucre. Si vous leur répliquez, comme dans mon propre cas, que les séances ont été offertes spontanément, gratuitement, ils vous disent que les médiums espèrent gagner, en échange, des relations, de la popularité ou de la réputation.

Mais que peut-on alléguer contre celui ou celle qui montre son pouvoir à une personne qu'on n'a jamais vue et que, probablement, on ne reverra jamais et que le médium n'a pas d'autre raison de satisfaire si ce n'est que ses guides le pressent d'agir ainsi.

Tel est M. Georges Plummer, de Massachusetts, en Amérique.

En décembre 1887, alors que mon esprit était irrésolu, mon amie, miss Schœnberg, me conseilla d'écrire à ce médium et de lui demander son avis.

Elle ajouta qu'il ne fallait pas attendre une réponse immédiate car M. Plummer avait une boîte dans laquelle il jetait toutes les lettres qu'il recevait des étrangers dans un but spiritualiste. Lorsqu'il se sentait inspiré à faire cela, il allait en prendre une au hasard et y donnait la réponse qui lui était dictée. Tout ce que j'avais à faire était d'enfermer ma lettre dans une enveloppe, avec mon adresse, sans même de timbre dans ma lettre afin d'assurer le renvoi de la réponse. En conséquence, je préparai une épître diplomatique à cet effet. « Cher Monsieur, ayant entendu dire que vous êtes « assez bon pour donner des séances aux étrangers, je vous serai très oblige si vous voulez bien me faire connaître ce que vous voyez pour moi. » « A vous sincèrement. J. LANE. » On voit que j'avais transposé les lettres de mon « Lean ». J'adressai l'enveloppe de renvoi de la même manière à la maison de Regent's Park que j'occupais alors, et j'écrivis le tout avec une écriture déguisée pour cacher mon identité autant que possible.

Le temps passait et je n'entendais pas parler de M. Plummer. Je fis des

tournées en province pendant toute l'année 1888 et, à la fin de l'année, je revins à Londres et me fixai dans une nouvelle maison en un quartier différent de la ville.

Avec le temps j'avais presque oublié M. Plummer et ma lettre à lui écrite quand, en décembre 1889, deux ans après l'avoir envoyée, ma propre enveloppe, écrite de ma main, transmise par les employés de la poste de Regent's Park, me fut remise.

Je ne la reconnus pas tout d'abord, je la tortillais dans mes mains en pensant combien l'écriture ressemblait à la mienne quand la vérité m'apparut soudain.

Je l'ouvris et lus ce qui suit :

Georgetown, 28 novembre 1889.

« M^{me} Lane. Chère Madame, veuillez me pardonner d'avoir semblé négliger de répondre à votre demande. Dans le temps que j'ai reçu votre lettre je ne pouvais écrire et elle fut égarée. La retrouvant maintenant et bien qu'à la onzième heure de nuit, je me mets en condition de vous répondre. Je vois une dame aux yeux bleu foncé devant moi, d'une vie très nerveuse, au cœur chaud, impulsive, tropicale dans sa nature, une femme de sentiment intense, une femme dont l'existence a été un constant désappointement. Aujourd'hui, le cours de sa vie coule doucement mais monotone. Je sens, dans la sphère de cette femme, comme un dégoût de la vie. Je penserais qu'elle est tombée comme Alexandre, parce qu'il n'y a plus pour elle de monde à conquérir. Elle est son pire ennemi. D'un naturel généreux elle irradie sa sphère magnétique raffinée sur les autres et ne rappelle pas à elle tout ce qu'elle pourrait utiliser dans son intérêt. Je vois dans sa vie terrestre un homme de complexion brillante, brave, généreux, aimable, mais je ne puis comprendre leur genre commun de vie. Le monde pense encore à vous aujourd'hui. Je sens que vous avez un talent d'ordre marqué. Cependant la vie est un désappointement. Non pas que vous n'ayez eu des succès dans le sens mondain et raffiné, mais votre nature spirituelle a été comprimée. La société où vous vous agitez est celle de la culture intellectuelle : mais elle n'est pas celle de l'âme. Et c'est la nourriture de l'âme dont vous êtes affamée aujourd'hui. Vous êtes une femme inspirée. Les pensées vous semblent toutes préparées pour parler. Mais il ne semble pas que cela donne la liberté aux tout petits messagers de votre âme. De manière ou d'autre je ne me sens point en confiance pour vous écrire. La façon la plus agréable de voir est habituellement obtenue en lisant directement sur la personne. Mais si je ne trouve pas votre cas nous appellerons cela une erreur et nous en res-

« terons là. L'année 1890 arrive plus favorable pour vous que les dix
« dernières années.

« Je pense que dans quelque chemin que vous preniez vous trouverez plus
« de réciprocité d'âme. Comme la baguette divinatoire se dirige vers le cou-
« rant d'eau caché sous terre ainsi je trouve que mon œil intuitif prend
« connaissance de votre vie intérieure. Vous voudrez bien saisir ma pensée
« de la sorte et cela deviendra plus clair à travers votre intuition qu'à tra-
« vers votre intelligence. Je vous dirais volontiers : Suivez toujours vos
« instincts et vos intuitions dans la vie. Si cela peut jeter quelque clarté
« sur votre sentier, j'en serai heureux. Je reste votre respectueux.

« GEORGES PLUMMER. »

Or, il y a deux choses remarquables dans cette lettre, d'abord l'appréciation de ma vie intérieure qui coïncide presque avec ce que M. Fletcher me disait en 1879, dix ans auparavant. De plus, quoiqu'il l'ait lue au moyen d'une lettre écrite en 1887, ce n'est qu'en 1889 que M. Plummer dépeint ma situation et mon entourage. Ces deux choses me paraissent très curieuses venant d'un étranger au-delà de l'Atlantique, aussi répondis-je aussitôt à sa lettre en conservant encore mon léger incognito, lui disant que, puisqu'il avait si exactement lu dans ma vie à l'aide d'une écriture datant de longtemps, je souhaitais qu'il lût plus aisément dans celle qui arriverait à lui toute fraîche. J'insérai dans ma lettre un fragment de l'écriture d'un ami. Cette fois M. Plummer ne me fit pas attendre sa réponse. Sa lettre suivante était datée du 8 février 1890.

« Chère Madame,

« J'ai reçu votre lettre du 3 janvier et vous aurais répondu plus tôt mais
« l'esprit ne bougeait pas. J'ai été lié durant trois mois dans une chambre de
« malade avec les soucis et les anxiétés qui y résident, ce qui n'est pas la
« vraie situation pour bien écrire. La meilleure condition pour refléter votre
« vie, pour donner de la force à votre âme est d'être en repos et d'annihiler
« toutes les conditions terrestres; mais cela ne peut se faire aujourd'hui.
« Je vais essayer de pénétrer le mystère de votre vie le mieux qu'il me
« sera possible et irradier jusqu'à vous au moins quelque force. La relation
« de l'âme est la difficulté de votre vie et vous êtes si parfaitement acces-
« sible à l'inspiration que cela rend la condition pire.

« De grands représentants de l'humanité masculine et féminine viennent
« à vous de la vie supérieure; votre esprit et votre âme s'en saisissent par
« réflexion et sont désappointés de ne pouvoir vivre cette existence-là.
« Mais vous gagnerez du développement de leur contact. De plus, si
« vous veniez en rapport avec la nature qui pourrait vous irradier exacte-

« ment ce que vous pouvez lui donner vous seriez heureuse. L'amour est
« absolu, vous le savez bien.

« Souvent dans l'échange des pensées nous donnons de la force les uns
« aux autres. Alors, chaque lettre que nous écrivons, chaque fois que nous
« pressons une main, nous donnons quelque chose de nous-même. Vous
« êtes trop sensitive pour le commun des mortels. Vous avez une telle
« force de vitalité que la puissance qui vous inspire ne peut se réunir par-
« faitement que lorsque vous êtes plus morte que vivante. C'est là une con-
« dition négative.

« Présentement vous êtes, depuis deux ans et demi,encore sous l'impression
« d'une mort qui vous anéantit et vous laisse insensible à tout (c'était exac-
« tement le temps depuis lequel ma fille m'avait été enlevée). C'est du moins
« ce qu'il me semble voir en vous... il y a là comme une similitude de cho-
« ses. Passons à l'écriture du gentleman : Bonne sphère. Cœur chaud, exacte
« intelligence des choses. Il semble être un personnage qui occupe la moi-
« tié de votre vie. Vous semblez errer sur la mer de l'idéal. Vous en connais-
« sez la profondeur. Lui continue droit son chemin en homme positif. C'est
« un contre-poids entre vous. Vous avez besoin de cela. Vous êtes en fait
« mûre pour une autre vie vers laquelle il n'est pas encore temps d'aller.
« Quoique écrivain vous semblez une déception vivante. Personne mieux que
« vous ne sent cela. Votre vie s'est enfuie en envolées grandioses et subli-
« mes... tout cela est bien difficile à traduire. Bientôt, plus complètement
« qu'aujourd'hui, par la délicatesse de votre plume, vous peindrez votre âme
« et ses aspirations. Alors, je vous vois heureuse.

« Ce gentleman est une puissance auxiliaire, laquelle emplit votre vie. Je
« n'en puis dire davantage aujourd'hui. Vous êtes énergiquement une femme
« de Destin, et vous devez suivre vos impressions car à travers cette loi
« intuitive vous serez sauvée. J'entends par « sauvée » sauter, pour ainsi
« dire, par-dessus les difficultés au lieu de les contourner; car votre âme
« est plus positive et éveillée, relativement aux nécessités de la vie, à
« présent que naguère, surtout depuis les derniers six mois écoulés.

« L'union des corps est bonne au point de vue de la loi physique et
« apporte certaines révélations. Mais, quand l'homme mortel et la femme
« atteignent une certaine condition de développement, ils connaissent la
« déception, et soupirent en voyant s'enfuir les jouissances de l'amour et
« alors cette loi n'a plus de prescription. La femme habituellement courbée
« sous le joug de la loi d'amour, sent mieux quelquefois ce qu'elle apporte
« de joie et de douleur.

« Le temps est venu pour les esprits qui savent gouverner et que se recon-
« naîtront les hommes supérieurs et plus particulièrement les femmes qui
« auront offert l'exemple de la divine tendresse. Ils pratiqueront la loi plus

« simplement que ceux qui courent ne peuvent lire. Et ceci ne peut être bien
« saisi que par ceux qui l'ont incorporé. Depuis quelques années déjà, dans ce
« pays, il se produit une agitation d'esprit qui est comme un travail en
« fermentation. L'avenir doit être d'humaniser. Le monde matériel s'effa-
« cera devant le monde spirituel. La femme, comme inspirée de puissance, se
« portera en avant. C'est ce qui m'inspire à vous écrire tout cela aujourd'hui.
« Si je puis vous communiquer quelque force, ou vous envoyer comme un
« rayon de soleil j'en serai heureux. Je reste, Madame, votre très respectueux
« serviteur.

« GEORGES PLUMMER. »

M. Plummer n'occupe pas une position élevée dans le monde et n'est point un homme riche. Ses lettres ne lui font pas acquérir la popularité. Il n'entend pas d'applaudissements. Il ne moissonne aucun profit ni ne gagne aucun argent. Il serait donc difficile de l'accuser d'user de fourberie dans le but de vider les poches du public. Je ne parviens point à comprendre toutefois comment il peut approfondir ainsi une vie inconnue et pourquoi il prendrait la peine de se livrer à ce travail s'il n'y était contraint par un pouvoir supérieur.

..

Un autre médium, qui sacrifia sa santé dans l'exhibition d'un pouvoir sur lequel, à une époque, il n'eut aucun contrôle, et qui ne lui rapporta jamais autre chose que les remerciements de ses amis, c'est M^{me} Keningale Cook (Mabel Collins) dont j'ai fait mention dans *L'histoire de mon enfant esprit* (chap. VIII).

Il y avait, à Londres, un photographe nommé Hudson qui obtenait un véritable succès en produisant des photographies spirites. Il les préparait pour faire la photographie ordinaire, et, en développant les plaques, une ou plusieurs formes d'esprits, dans lesquels on reconnaissait les visages d'amis décédés, se tenaient debout près de la personne qui avait posé.

Cela va sans dire que la généralité des gens dirent que les plaques avaient été préparées à l'avance avec des figures vagues, vaporeuses, et que l'imagination du client faisait le reste. J'étais, depuis quelque temps, fort désireuse de constater par moi-même le pouvoir de M. Hudson, et, un matin, de très bonne heure, entre neuf et dix heures, je priai M^{me} Cook de vouloir bien, en sa qualité de médium, m'accompagner à l'atelier de l'artiste. Il ne connaissait personnellement aucune de nous, et nous arrivions chez lui d'une façon si matinale que nous le trouvâmes presque en mauvaise disposition pour se mettre au travail. Nous le troublâmes dans son déjeuner qu'il prenait en manches de chemise; il nous dit que son atelier venait d'être fratche-

ment peint, et qu'il lui était de toute impossibilité de s'en servir avant qu'il fût sec. Mais nous le pressâmes de faire nos photographies jusqu'à ce qu'il y consentit et nous montâmes à l'atelier. Il nous était certainement très difficile d'éviter la peinture, et l'écran placé derrière nous était entièrement mouillé. Nous n'avions pas dit un mot à M. Hudson des photographies spirites, et, à la première plaque qu'il tira et qu'il présenta à la lumière, nous le vîmes passer la manche de son habit en travers. Quand nous lui demandâmes ce qu'il faisait, il se tourna vers nous et dit : « Êtes-vous des dames spirites ? » Lui ayant répondu par l'affirmative, il ajouta : « J'ai frotté la plaque parce que je voyais qu'il y avait quelque chose dessus, ce que tout le monde ne veut pas accepter. J'ai souvent à détruire trois ou quatre négatifs avant d'obtenir un portrait net. » Nous le priâmes de ne plus rien effacer car nous étions curieuses de voir le résultat. Il développa donc trois épreuves de nous assises, l'une près de l'autre. La première était trop indistincte pour servir. Elle nous représentait avec une troisième forme, comme une sorte de mouche blanche posée à terre tandis qu'une masse de cheveux était sur mes genoux. Florence m'a dit ensuite que c'était un essai de son portrait. La seconde épreuve présentait M^{me} Cook et moi comme auparavant avec Charlie, debout derrière moi. J'ai parlé de Charlie, (Stephen-Charles-Bernard Ablott) dans *Curieuses coïncidences* (chap. III) et combien il était attaché à moi et aux miens. Dans cette photographie, il était représenté avec son capuchon et son froc de moine, la corde autour de sa taille et le visage baissé. Dans la troisième épreuve, une vieille dame avec un bonnet de tulle et un châle blanc se tenait debout, les deux mains sur les épaules de M^{me} Cook. C'était sa grand-mère, et son profil était si distinctement tracé que son père, M. Mortimer Collins, reconnut immédiatement le portrait de sa mère. La vieille dame avait été membre de la secte des Frères de Plymouth et portait le châle identique de soie blanche à bordure brodée qu'elle avait coutume de mettre durant ses dernières années sur terre.

J'ai vu plusieurs autres photographies d'esprits prises par M. Hudson, mais je reste à ma résolution de ne parler seulement que de ce dont j'ai obtenu la preuve par le témoignage de mes propres sens. J'ai encore les deux photographies dont je viens de parler et j'ai souvent désiré que le départ de M. Hudson de la ville ne m'ait pas empêchée d'avoir encore des séances avec lui afin de me procurer les portraits d'autres amis.

..

Miss Caroline Pawley est une dame qui fait connaître par annonce qu'elle a le pouvoir d'obtenir des messages pour les autres, du monde des esprits, mais qu'il lui est défendu par ses guides d'accepter ni cadeaux ni argent.

Je pensai tout d'abord que c'était une ruse. « Sûrement, dis-je à une amie « qui connaissait miss Pawley, je dois prendre des livres, des fleurs ou quelque petite offrande en ma main ? » — « Si vous faites cela, me répondit-elle, elle vous le rendra. Tout ce qu'il est nécessaire est de lui écrire pour « obtenir un rendez-vous, car son temps est très pris. »

En conséquence j'écrivis, et miss Pawley, très aimablement, me désigna une date assez rapprochée. C'était peu de mois après la mort de ma sœur bien-aimée et j'avais grande envie d'avoir de ses nouvelles. J'arrivai à la demeure de miss Pawley, une coquette petite maison dans les faubourgs. Je fus reçue par mon hôtesse, une femme douce, au visage placide, qui semblait personnifier la paix et le calme bonheur. Après que nous eûmes échangé des salutations, elle me dit : « Vous avez perdu une fille ? » — « J'en ai perdu une d'environ vingt ans et un bébé de dix jours, répondis-je. » — « Je ne songe pas à elles », dit miss Pawley, je veux parler d'une jeune femme. Je vais vous dire comment j'ai appris cela. Hier, je prenais mon carnet et y jetais les yeux pour voir quels engagements j'avais pris pour aujourd'hui et je lisais les noms à haute voix. Comme j'arrivais à l'inscription : Madame Lean, 3 heures, j'entendis une douce voix dire derrière moi : « c'est ma chère, chère mère ! » et lorsque je me retournai, je vis, debout près de moi, une jeune femme de taille moyenne, avec des yeux bleus et une très longue chevelure brune qui me dit que c'était elle que vous pleurez en ce moment. » Je ne répondis pas à ces paroles car ma blessure était trop fraîche pour me permettre de parler ; et miss Pawley continua sur un ton affectueux : « Venez, prenons du papier et un crayon et voyons ce que cette chère enfant a à nous dire. Elle n'entra point en transe mais écrivit rapidement durant quelques instants et me tendit une lettre écrite de la manière suivante. Je répète (ce que j'ai déjà dit) que je ne reconnais pas l'authenticité de telle manifestation par le fait lui-même. Le premier venu aurait pu écrire une lettre, mais personne autre que moi seule ne saurait reconnaître les expressions familières et l'écriture ni découvrir les inconséquences visibles qui les rendent si convaincantes. C'était écrit par deux mains différentes en lignes alternées, la première étant écrite par Èva, la suivante par Florence et ainsi de suite. Autre chose, mes enfants terrestres, dès leur tendre enfance, ne m'appelèrent jamais autrement que « mère », tandis que Florence, qui me quitta avant qu'elle pût parler, m'appela constamment « maman ». Ce seul fait ne pouvait être connu de miss Pawley. Ajoutez à cela que la partie écrite par ma fille aînée était bien son écriture nette et décidée tandis que celle tracée par Florence était plutôt l'écriture d'une enfant ou d'une jeune écolière « comme il faut ». Les lignes se suivaient ainsi ; les *italiques* sont de Florence.

Ma propre mère bien-aimée,
Ma chère, chère, très chère maman,

Vous ne devez pas tant vous affliger à mon sujet ;

Et sachant tout ce que vous nous avez enseigné vous ne devez pas avoir de
[chagrin ;

Croyez-moi, je ne suis pas malheureuse.

Certainement non, et bientôt, elle sera très heureuse.

Mais j'ai de la peine en vous voyant souffrir.

Chère maman, essayez de voir que tout cela est pour le mieux.

Florence a raison, cela vaut mieux, chère mère,

Et vous savez que nous serons bientôt réunies,

Que Dieu vous bénisse pour votre amour pour nous.

Adieu, chère, très chère maman.

Votre propre fille,

Votre petite Florence qui vous aime.

Je ne veux point commenter cette lettre. Je la livre simplement au public pour un motif qui est sacré pour moi.

..

Je veux citer un autre cas de médiumnité qui est exercé sans le moindre désir de rémunération ni d'éloges. Je suis obligée, dans cet exemple, de taire les noms parce que dévoiler leur identité serait payer d'ingratitude une faveur qui me fut courtoisement accordée.

J'avais entendu parler d'une famille du nom de D..., qui tenait des séances une fois par semaine dans lesquelles la mère, les frères et les sœurs apparaissaient matérialisés et se joignaient au cercle ; et ayant exprimé mon désir, par une connaissance commune, d'assister à leurs séances, M. D..., m'adressa aimablement une invitation pour l'une d'elles. J'entrai chez un commerçant, de classe élevée, habitant une bonne maison des faubourgs, qui n'admettait que très rarement des étrangers à ce cercle.

Avant de commencer la séance, M. D..., m'expliqua que lui et ses parents considéraient le spiritisme comme une chose des plus sacrées, dont ils ne faisaient usage que pour communiquer avec leurs proches, sa femme et ses enfants et que sa femme ne se manifestait que lorsqu'ils étaient seuls. Sa famille terrestre consistait en une jeune fille mariée, son mari et quatre ou cinq enfants d'âges différents. Il avait perdu, je crois, à ce qu'il me fit comprendre, un grand fils et deux petits. William Haxby, le médium dont j'ai parlé dans le chapitre VI « du scepticisme » et qui était mort depuis, avait été intime ami de cette famille et revenait souvent au milieu d'elle. Ces explications données, la séance commença. Les petits salons de devant et de derrière furent séparés seulement par des rideaux de den-

telle. Dans le salon arrière, où la jeune femme mariée s'étendit sur un sofa, il y avait un piano et un orgue américain. Dans l'autre, du devant, éclairé par une lampe à huile, nous nous assîmes en cercle sur les chaises et les sofas, mais sans nous tenir par les mains. Peu d'instants après les rideaux de dentelle se séparèrent et le visage d'un jeune homme se montra. C'était celui du grand frère. « Hallo ! Tom », s'écrièrent-ils tous, et les petits allèrent à lui et l'embrassèrent. Il parla un moment à son père disant ce qu'ils se proposaient de faire ce soir-là, mais que sa mère ne pourrait se matérialiser. Comme il parlait, un petit garçon vint à son côté. « Voici Harry ! » crièrent les enfants, et ils amenèrent leur frère esprit dans la chambre au milieu d'eux. Il semblait âgé de cinq ans. Son père lui dit de venir me parler et il obéit comme un petit enfant humain ; il se tint devant moi, appuyant sa main sur mon genou. Alors, une petite fille se joignit au groupe et les deux enfants se promenèrent autour du salon causant tour à tour à chacun. Pendant que nous étions occupés d'eux, nous entendîmes les notes de l'orgue américain. « Voici Haxby », dit M. D... « maintenant nous allons avoir un régal. » (Je dois dire ici que, sur terre, M. Haxby était un organiste accompli.) En entendant son nom, lui aussi vint aux rideaux, montra sa figure aux traits gauches et annonça que Tom et lui allaient jouer un duo. Les deux instruments retentirent ensemble et réellement les esprits jouèrent délicieusement. Puis une troisième influence se joignit à eux avec quelque instrument à cordes. Cette séance fut beaucoup moins étonnante que quelques-unes de celles que j'ai écrites déjà, et je n'en aurais pas donné le compte-rendu, si ce n'était pour prouver que tous les médiums n'exercent pas leur profession avec le désir de piller leurs connaissances. La famille D... n'a qu'une pensée, celle de demeurer inconnue. Il ne saurait y avoir là ni amusement ni profit à se tromper les uns les autres. Pourtant ils consacrent un soir de chaque semaine à célébrer une communion avec ceux qu'ils aimaient sur terre, sentant bien qu'ils n'en sont seulement séparés que pour peu de temps et par un voile très léger. Ces séances discrètes et merveilleuses confirment bien la pensée du poète :

(1) Les ombres de nos morts, chères et bien-aimées,
Du ciel s'envolant vers le soir,
Chez moi, trouvant toujours les portes non fermées,
Reviennent encore pour me voir.

1. L'ombre du poète anglais pardonnera au traducteur d'avoir essayé de mettre en vers français sa belle pensée : -

L. D.

Then the forms of the departed
Enter at the open door ;
The beloved, the true-hearted,
Come to visit me once more.

D'un pas silencieux, une forme légère,
Sous un rayon d'argent qui luit,
S'avance, prend ma main, divine messagère,
Et près de moi s'assied la nuit.

Sans parler elle dit sa tendre affection,
En prières éoliennes...
Et ses reproches fuient en bénédiction
De ses lèvres aériennes !



Dans la maison de la dame dont j'ai parlé dans l'histoire du moine (chap. XI), M^{me} Uniacke, de Bruges, j'ai vu de merveilleux phénomènes. Il n'y avait pas là de manifestations agréables, loin de là, mais il n'y avait pas de doute qu'elles fussent authentiques. Soit qu'elles provinssent de l'entremise de M^{me} Uniacke, de ma sœur Blanche, ou de la jeune dame appelée M^{me} Robinson qui était assise avec elles, soit qu'elles résultassent du pouvoir des trois combiné, je ne puis le dire, mais elles l'avaient expérimenté en plusieurs occasions avant que je me joignisse à elles et elles désirèrent ardemment que j'en fusse de nouveau le témoin. On se réunit chez M^{me} Uniacke, dans un salon du fond contenant un piano et plusieurs bibliothèques fort lourdes remplies de livres. Nous nous assîmes autour d'une table dans une obscurité complète, seulement nous, quatre femmes, avec les portes et les fenêtres fermées. Accoutumée comme je l'étais à toutes sortes de manifestations et de médiumnités, je fus réellement effrayée par ce qui arriva. La table fut très violente en ses mouvements ; nos chaises furent tirées de dessous nous et de lourds objets furent jetés par la chambre. Plus M^{me} Uniacke se plaignait, plus miss Robinson riait, plus le tumulte augmentait. Les livres furent enlevés des tablettes et lancés sur nos têtes et plusieurs coups nous firent sérieusement mal. Les touches du piano, placé à l'autre bout de la chambre, furent frappées à grands coups et avec fracas comme si l'on voulait les briser, et au milieu de tout cela miss Robinson tomba sur le parquet et se mit à parler flamand, langue dont elle n'avait pas connaissance. Ma sœur, qui la comprenait, tint conversation avec la jeune fille, et elle nous

With a slow and noiseless footstep
Comes that messenger divine
Takes the vacant chair beside me
Lays her gentle hand in mine.

Uttered not, yet, comprehended,
Is the spirit's voiceless prayer
Soft rebukes, in blessings ended
Breathing from her lips of air.

dit ensuite que miss Robinson s'était donné^e sous le nom d'un Flamand de la ville récemment décédé, avait détaillé certains événements de sa vie et communiqué certains messages qu'il désirait voir transmettre à sa famille et tout cela dit en bon et intelligible flamand. Quand la jeune dame se fut remise, elle reprit sa place à table car ma sœur était désireuse de me faire voir une autre table qu'on appelait « Mademoiselle » danser, pendant que des mains invisibles frappaient à coups redoublés sur le piano. Les manifestations ne se produisant pas, elles pensèrent que ma présence en était la cause et me prièrent de m'éloigner. Je m'en allai et me tins debout, contre la porte à battants qui donnait sur la chambre de devant, tenant ma main sur la poignée pour sortir. Le bruit et le désordre augmentèrent sensiblement lorsque ces trois dames furent seules. « Mademoiselle » qui se tenait dans un coin de la chambre commença à danser autour et les notes du piano produisirent un fracas violent. Il y avait quelque chose d'étrange, pour moi, dans ces manifestations du piano. Il résonnait comme si, au lieu d'être frappé avec les mains, il l'eût été avec les pieds. Quand le tumulte fut à son comble, j'ouvris subitement la porte et, sans avertissement, projetant la lumière sur cette scène, *je vis le tabouret du piano monté sur le clavier* et frappant à coups redoublés sur les notes. Dès que la lumière fut faite, « Mademoiselle » et le tabouret tombèrent tous les deux sur le sol avec tapage et la séance prit fin.

Les dames étaient assises à la table et le parquet ainsi que les meubles étaient jonchés de livres qui avaient été projetés des tablettes presque vides, ainsi que de pots de fleurs. Jamais, ni auparavant, ni depuis je n'ai assisté à pareille scène démoniaque.



Feu sir Percy Shelley et sa femme, lady Shelley, n'ayant pas d'enfants, adoptèrent une petite fille qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, fut sérieusement brûlée à la joue et aux épaules et retenue au lit pendant plusieurs mois. Le petit lit de l'enfant était dans la chambre à coucher de lady Shelley et quand sa mère adoptive voulait dire ses prières, elle avait l'habitude de donner à la fillette un crayon et une feuille de papier afin qu'elle restât tranquille. Un jour l'enfant demanda une plume et de l'encre au lieu d'un crayon ; mais sur le refus de la satisfaire elle se mit à pleurer en disant : « L'homme dit qu'il me faut une plume et de l'encre. » Comme il avait été instamment recommandé de ne pas la faire crier, de peur de voir ses blessures se rouvrir, lady Shelley lui donna les objets demandés et procéda à ses dévotions. En se relevant, après les avoir terminées, elle vit, avec surprise, que l'enfant avait dessiné l'esquisse d'un groupe, dans le style de Flaxman, repré-

gentant des personnages agenouillés et pleurant autour d'une couche sur laquelle un malade était étendu. Elle ne comprit pas la signification de ce dessin, mais fut frappée d'admiration par son exécution ainsi que tous ceux qui le virent. Depuis ce jour elle donna, chaque matin, à la petite fille, une feuille de carton avec plume et encre et obtint des dessins différents, l'enfant parlant couramment de l'homme qui l'aidait à dessiner. Cela dura jusqu'à ce que le nombre des dessins fut de trente à quarante, lorsqu'un « glossaire de symboles » fut écrit par ce bébé, qui ne savait ni lire ni écrire, ce qui expliqua complètement le sujet en question.

Cela démontra que cette série de dessins représentait la vie de l'âme depuis qu'elle avait quitté le corps jusqu'à ce qu'elle se perdit dans l'Infinité de Dieu, un sujet vraisemblablement difficile, on doit l'admettre, à être choisi et traité par un enfant de cinq ans.

J'ai entendu cette histoire des lèvres mêmes de lady Shelley et j'ai vu et bien examiné les dessins originaux. On dut, en un temps, les publier par souscription ; mais je crois que cela n'obtint pas de résultat.

J'ai vu aussi la jeune fille qui traça ces dessins plus qu'indubitablement sous un contrôle spirituel. C'était alors une jeune femme mariée, complètement ignorante de tout ce qui concernait le spiritisme. Je lui demandai si elle avait souvenance des circonstances dans lesquelles elle avait dessiné ces esquisses ; elle se mit à rire et me répondit : non. Elle savait qu'elles avaient été tracées par elle-même, mais sans comprendre comment. Tout ce qu'elle put me dire fut qu'elle n'avait rien produit d'étonnant depuis et qu'elle ne prenait nul intérêt aux choses du spiritisme.

(A suivre.)

FLORENCE MARRYAT

Traduit de l'anglais par

LÉOPOLD DAUVIL

A propos des Forces inconnues de C^{lle} Flammarion

Le dernier article paru en juin : « Les forces naturelles inconnues » de notre collaborateur « Prudens » qui avait bien voulu diriger la composition de la *Revue* en l'absence du rédacteur en chef, article dont la rédaction lui laissa toute la responsabilité, nous a valu plusieurs réponses que nous nous sommes fait un devoir de publier. La première, de M. Malgras, qui a paru dans le numéro du 1^{er} juillet, et celle-ci, signée Emendator (qui rectifie), est offerte aujourd'hui à nos lecteurs. Emendator semble reprocher à Prudens de ne citer, des auteurs qu'il a nommés, que juste ce qui lui a semblé nécessaires à affirmer ses propres arguments. Il les veut compléter. Nous lui donnons la

parole avec plaisir, regrettant de ne pas le connaître. Nous aimons à croire qu'il nous accusera réception de l'accueil fait à son article afin que nous ne puissions dire de lui que c'est un collaborateur parfait.

Qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a plus revu.

L. D.

Monsieur le rédacteur en chef,

Voulez-vous accorder aux lignes suivantes l'hospitalité de votre excellente revue?

Un de vos collaborateurs vient de faire paraître, dans le numéro de mai, une étude sur le dernier livre de Flammarion, et il termine son article en disant qu'il espère que ses lecteurs ne l'accuseront pas d'avoir jeté le découragement parmi eux. — C'est une question. — Mais quant à moi, il est certain que je ne donnerai jamais ce compte rendu à lire à des personnes que je voudrais amener au spiritisme.

Il semble que l'auteur de l'article tient surtout à prouver qu'aucun homme sérieux, qu'aucun savant n'a admis l'idée spirite, et, pour cela, il cite quelques-unes des opinions relatées dans le livre de Flammarion. Malheureusement ces citations sont toujours incomplètes et ne donnent qu'une idée très vague et souvent fautive de l'opinion de leurs auteurs.

Voici quelques exemples :

« Les spirites, dit l'auteur de l'article, qui ont coutume de se réclamer de « Victorien Sardou, ne lui font aucun plaisir, et ils ont grand tort de le citer « à tout propos comme l'un des leurs » ; et pour appuyer cette appréciation, il cite une lettre écrite par Sardou à M. Jules Claretie, à l'époque où il cherchait à répandre l'idée spirite, en écrivant sa pièce *Le Spiritisme*.

Dans cette lettre, Sardou constate que les faits observés par lui sont réels ; puis, après avoir énuméré ceux qui cherchent à les expliquer quand même, il ajoute : « Il y a, en dernier lieu, les observateurs, (mais ils sont « rares).... ; ceux-là se tiennent à l'écart, comme je le fais, de toute coterie, de tout cénacle, de tous prophètes..... » ; ici s'arrête la citation donnée dans la revue ; mais cette citation n'est pas terminée dans le livre, et je vais la continuer : «.... et satisfaits de la conviction acquise, se bornent à « voir dans le spiritisme l'œuvre d'une vérité fort obscure encore, qui trouvera quelque jour son Ampère, comme les courants magnétiques, en « déplorant que cette vérité soit étouffée entre ces deux excès de la crédulité ignorante qui croit tout, et de l'incrédulité savante qui ne croit rien. » (page 68).

Voilà la citation complétée. Sardou satisfait d'une conviction acquise, proclame que le spiritisme est l'aurore d'une vérité.

Si l'article avait été cité en son entier, l'auteur n'aurait pas pu admones-

ter rudement les spirites en leur disant qu'ils déplaient absolument à Sardou en le citant comme un des leurs.

L'auteur de l'article prétend que Schiaparelli, l'illustre directeur de l'Observatoire de Milan, n'est pas spirite. C'est possible. Il cite, en effet, cinq lignes de ce savant qui prouveraient qu'il est l'adversaire de l'idée spirite. Mais pourquoi la citation est-elle encore incomplète ? Schiaparelli, après avoir déclaré (page 92), qu'il n'a pas assez de présomption pour opposer une dénégation dépourvue de preuves là où des savants d'un grand esprit critique, tels que Crookes, Wallace, Richet, Lodge, etc... ont trouvé un fonds sérieux et digne de leur examen, Schiaparelli ajoute : « Voilà pourquoi il m'est impossible de déclarer que le spiritisme est une absurdité ridicule. Je dois m'abstenir de prononcer une opinion quelconque. » Jusqu'à de nouvelles preuves, Schiaparelli reste agnostique.

Gustave Lebon, continue Prudens, après trois séances avec Eusapia, conclut nettement que tout est fraude dans ses expériences. Mais l'auteur de l'article qui cite cette opinion, mise en renvoi en bas de la page 141, oublie de parler de plusieurs expériences, très curieuses, qui ont eu lieu chez Flammarion. Dans ces expériences, décrites page 140, Gustave Lebon, contrôlant lui-même le médium Eusapia, a déclaré qu'il était impossible que le médium eût pu lui-même agir et prendre les objets. Dès lors, conclut Flammarion, que le Dr Lebon déclare la fraude impossible d'après son propre contrôle, nous sommes forcés d'admettre l'existence d'une force psychique inconnue. Il est regrettable que ce fait n'ait pas été cité dans le compte rendu.

Le comte de Gasparin a fait, en 1851, des expériences excessivement intéressantes, et il a obtenu des résultats extraordinaires qui sont relatés tout au long dans le livre de Flammarion (pages 311 et suivantes); le savant expérimentateur conclut ainsi : « J'affirme qu'il y a un agent et que cet agent n'est pas surnaturel; qu'il est physique, imprimant aux objets les mouvements que détermine notre volonté. » Et après avoir cité cette conclusion, Prudens ajoute : « On était alors à l'aurore du spiritisme : aucune théorie n'était alors admise au sujet de ce phénomène. Aussi les conclusions d'un observateur indépendant gardent-elles encore toute leur valeur. »

Eh bien ! non. — On ne peut pas dire que les explications, données il y a plus d'un demi-siècle, ont conservé toute leur valeur. Depuis cette époque on a constaté une quantité innombrable de faits (lévitation, apports, matérialisations partielles ou complètes, empreintes, etc...), qui détruisent complètement cette explication. Personne, aujourd'hui, ne pense à attribuer au magnétisme, ou à un fluide quelconque, les phénomènes observés.

Je ne veux pas continuer ces citations, ni espérer les résultats si étonnants

obtenus par la Société dialectique de Londres (pages 359 et 407) et dont le compte rendu ne parle pas. J'arrive à Crookes.

Celui-là, dit Prudens, n'est pas spirite; et il a même eu des paroles très dures pour les spirites. Je ne connais pas ces paroles, et il est regrettable que Prudens ne les ait pas citées. Tout ce que je sais, c'est que Crookes, le grand savant, a étudié pendant trois ans le phénomène le plus extraordinaire de matérialisation qui ait jamais été constaté, et que plusieurs années après, il a affirmé à nouveau, dans un discours célèbre, la véracité des faits qu'il avait relatés, en disant que ces faits tendent à prouver qu'il existe une force utilisée par des intelligences autres que les intelligences humaines (page 467). Je sais, en outre, que, plusieurs années avant ces expériences, Crookes s'entourant de toutes ses connaissances scientifiques, avait fait des constatations presque aussi extraordinaires avec le médium Home. Et dans les relations les plus minutieuses qu'il a faites des phénomènes constatés, il a dit : « Il a déjà été prouvé que ces phénomènes sont gouvernés par une intelligence; est-ce celle du médium, ou bien celle d'une des personnes réunies en séance; ou bien cette intelligence est-elle en dehors d'elles? Sans vouloir, à présent, me prononcer positivement sur ce point, je puis dire que j'ai observé plusieurs cas qui semblent montrer, d'une manière concluante, l'action d'une intelligence *extérieure et étrangère* à toutes les personnes présentes. » Et il cite plusieurs cas à l'appui de cette dernière opinion (page 446). Après cela on peut dire que, si Crookes n'est pas spirite, il est cause que beaucoup de personnes le sont devenues.

Flammarion est-il spirite? Ne l'est-il pas?

Cruelle énigme qui paraît préoccuper beaucoup l'auteur de l'article.

Il s'agirait de s'entendre avec le mot spirite.

Il est bien certain que Flammarion ne doit pas se mettre en face d'un guéridon pour converser avec les philosophes et les savants disparus. — Il a pu le faire à vingt ans. — Mais il sait aujourd'hui que le mouvement énorme qui se produit sans interruption, depuis plus d'un demi-siècle dans le monde entier, n'a pas pour but de nous initier à des sciences nouvelles, et de nous donner la solution de problèmes que nous devons étudier et découvrir par notre travail. Ces manifestations si nombreuses et si variées, suivant les pays et les milieux, n'ont d'autre but que de prouver, d'une façon indéniable, l'existence de l'âme et de la vie future, avec toutes les sanctions qu'elle comporte; — de résoudre ainsi ce redoutable problème que l'humanité cherche depuis si longtemps, et de hâter le progrès en faisant connaître à tous les bases sur lesquelles reposent les lois de la morale éternelle.

Le grand vulgarisateur des merveilles célestes a été aussi le grand vulgarisateur de l'idée spiritualiste. Cette idée se retrouve dans toutes ses

œuvres, depuis la *Pluralité des mondes* et *Dieu dans la nature*, jusqu'à l'*Inconnu* et aux *Forces naturelles inconnues*. Nul, mieux que lui, n'a su résumer nos âmes, et élever nos esprits vers l'idéal, en mettant à notre portée quelques-uns des grands mystères de l'Univers. Les deux derniers volumes, bourrés de faits, mettent sous les yeux du lecteur toutes les expériences, toutes les discussions, toutes les explications qui ont été données. Le volume qui est encore en préparation mettra, sans doute, la question au point.

En attendant, et sans nous demander si Flammarion est spirite ou non, il faut retenir des ouvrages du maître les conclusions suivantes, conclusions qui ont d'autant plus de valeur qu'elles sont le résultat d'observations et de travaux scientifiques poursuivis pendant plus de quarante ans.

Flammarion croit à l'existence des esprits : « Il a, dit-il, des raisons pour croire à leur existence » (p. 591).

Il croit que les âmes survivent à la destruction des corps : « Sur cette question, dit-il, je n'ai pas l'ombre d'un doute » (p. 584).

Il croit que, parmi les causes des phénomènes, l'œuvre d'esprits désincarnés, d'âmes des morts, est une hypothèse explicative que l'on ne doit pas rejeter sans examen, qui paraît parfois la plus logique, et qu'il serait de la plus haute importance de pouvoir démontrer avec certitude (p. 592).

Enfin, il termine ses deux derniers ouvrages par les conclusions suivantes :

- 1° L'âme existe comme être réel indépendante du corps ;
- 2° Elle est douée de facultés encore inconnues à la science ;
- 3° Elle peut agir à distance sous l'intermédiaire des sens. C'est sur ces données que tous les chercheurs sérieux devront travailler pour arriver à prouver, scientifiquement et d'une manière irréfutable la communication entre l'humanité visible et l'humanité invisible.

EMENDATOR

L'Énigme psychique

(THE PSYCHIC RIDDLE)

par I. K. FUNK (1).

L'ouvrage que vient de publier le Dr Funk contient le récit de divers phénomènes psychiques, observés personnellement par l'auteur, qui, comme tant d'autres avant lui, affirme de la façon la plus catégorique leur réalité, et

1. En nous donnant cette parfaite traduction, notre collaborateur Prudens semblerait vouloir combattre le spiritisme. Telle n'est pas sa pensée ; il veut loyalement mettre en

insiste pour que l'attention du monde savant soit enfin attirée sur leur constatation, et leur cherche une explication.

Les faits signalés ne sont pas très nombreux. Les uns (chap. V) peuvent s'expliquer par la télépathie, la clairvoyance, et l'extériorisation de la sensibilité ou du corps astral. On en trouve de si nombreux exemples dans les diverses Revues spiritualistes qu'il semble inutile d'y insister ici.

D'autres semblent ne pouvoir se ranger que dans la classe des faits purement spirites. Deux cas sont particulièrement étudiés : l'un où des communications semblent avoir été faites par R. Hodgson, décédé depuis un an environ ; l'autre qui comporte l'étude du phénomène dit des « voix indépendantes ». L'auteur consacre à l'examen de ces deux cas presque la moitié de son volume. C'est également sur ces chapitres, particulièrement bien traités, que nous voulons attirer l'attention du lecteur.

Mais d'abord présentons sommairement l'auteur. C'est un vieil ami de R. Hodgson, le célèbre investigateur de M^{me} Piper, anciennement la terreur des médiums, et finalement converti au spiritisme peu de temps avant sa mort. Le Dr Funk est docteur ès lettres et en théologie. Pendant de longues années il a étudié le spiritisme, et écrit sur ce sujet, mais tout en admettant la survie, il n'est point arrivé à la conviction que les communications spirites proviennent des décédés. Laissons-lui la parole (p. 40) :

« Que l'on me comprenne bien. Je ne dis pas que le spiritisme ait été démontré scientifiquement. Je dis précisément le contraire, je crois que nous sommes à cent lieues de cette démonstration. Ce que je dis, après trente ans de recherches, c'est qu'il y a probabilité que le spiritisme est vrai plutôt que faux, que les preuves en sa faveur sont plus fortes que celles qui sont contre lui, qu'en l'état actuel des choses un homme est plus sensé et plus logique en acceptant la croyance spirite de la communication, qu'en la rejetant. Mais à mon sens, on a tort de se prononcer pour l'acceptation comme pour le rejet définitif.

« L'investigateur psychique est aujourd'hui un voyageur à travers un vaste désert peuplé de bêtes féroces et d'horribles serpents. Nous ne sommes que dans la période expérimentale. Ne nous fixons ni du côté de la crédulité, ni du côté de l'indifférence, ni de celui du scepticisme obstiné. »

Parmi les raisons qui empêchent l'auteur de se prononcer d'une manière affirmative, bien qu'il ait reçu ce que l'on appelle communément d'abondantes preuves, sont les faits suivants. Nous croyons utile de les rapporter, parce que ces mêmes expériences ont fait pencher la balance du côté du doute

garde les spirites contre cette crédulité courante qui les prédispose trop souvent à admettre comme vraies toutes les communications reçues de l'au-delà. De même que le Dr Funk, notre ami Prudens est d'avis qu'en spiritisme il ne faut se hâter ni de croire, ni de nier.

L. D.

chez de nombreux et anciens investigateurs, et qu'il est préférable de réserver son opinion, plutôt que de juger hâtivement et d'avoir à regretter ensuite de s'être prononcé trop vite.

« Un des meilleurs médiums que j'aie jamais rencontrés, dit le Dr Funk, m'annonça, de la part de l'Esprit de Théodore Parker, que je devais faire une certaine chose. C'était fort précis. Trois jours après je vis un autre médium que je croyais, et que je crois encore, être honnête. Théodore Parker vint encore, mais il me dit qu'il ignorait absolument notre précédente entrevue; il m'affirma qu'il n'avait rien dit de semblable et d'ailleurs qu'il n'était pas là.

« Depuis cette époque j'ai eu l'occasion de rencontrer « Théodore Parker » une douzaine de fois, chez différents médiums, et tous ces « Parker » s'ignoraient mutuellement les uns les autres.

« Ce fait n'est pas exceptionnel, il est typique dans le spiritisme. Que l'on veuille bien faire attention à ceci : je n'ai jamais pu — lorsque j'ai écarté toutes les chances d'entente entre les médiums — obtenir d'un second médium la répétition approximative de ce qui avait été dit chez un premier, par le même Esprit. Il faut donc arriver à cette conclusion :

- Ou bien ces intelligences ne sont pas ce qu'elles disent être,
- Ou bien les Esprits éprouvent pour communiquer avec nous des difficultés qui occasionnent une terrible confusion que nous ne pouvons comprendre, ce qui est possible.

- Ou bien les médiums, dans leur stage de développement actuel, empêchent toute certitude scientifique, ce qui est encore possible. »

De semblables faits sont en effet fréquents dans le spiritisme et ils conduisent fatalement à cette conséquence, que plus l'on se livre à des investigations sérieuses, — pourvu qu'on ait le soin de varier les médiums et de s'efforcer de les faire se contrôler les uns les autres — plus l'on arrive à l'impossibilité d'identifier les Esprits ; si bien que nous n'avons nul moyen de découvrir, au milieu d'une vingtaine de communications attribuées à un certain Esprit et en supposant qu'il en ait réellement donné une, laquelle est la véritable. C'est ce qui enlève toute valeur aux enseignements des Esprits. Nous n'ignorons pas que, dans certains cas, des Esprits ont pu donner sur eux-mêmes des renseignements exacts et ignorés, mais généralement ce phénomène ne peut être reproduit, surtout si l'on change le médium, ce qui ne semble pas logique. Les raisons que l'on en donne ne semblent que des défaits.

Le Dr Funk continue : « J'ai cherché de bien des manières, et souvent en vain, à faire accorder des renseignements puisés chez les prétendus habitants du monde des Esprits. Je ne crois pas avoir été trop difficile. J'ai tenu le plus grand compte de ce que l'expérience de chaque individu,

des deux côtés de la ligne qui nous sépare, peut différer considérablement ainsi que des lois qui gouvernent les communications entre les deux mondes. Le désaccord est continu. Ainsi, par un médium remarquable et d'honnêteté indiscutable, un Esprit me décrivit, en grand détail, son voyage à la planète Mars ; il me parla de ses habitants, de sa civilisation plus avancée que la nôtre, de sa faune, de sa flore — tout cela d'après son observation *personnelle*. Quelque temps après, par un autre médium également honnête, un autre Esprit me parla à son tour de son excursion dans Mars, qu'il avait trouvée *entièrement inhabitée*, et privé de toute vie animale ou végétale. Je fis part à cette dernière Intelligence de ce que l'autre Esprit m'avait enseigné. Il me fut répondu : « Qu'importe ce qu'un autre vous a dit. Je sais ce que je dis. »

« Certains « Esprits » m'affirment qu'il y a des animaux, des fleurs, des arbres, dans le pays des Esprits comme sur la terre. D'autres disent le contraire. Quelques-uns m'ont dit qu'il y a des hôpitaux, des écoles, des églises ; d'autres qu'il n'y en a point. Plusieurs Esprits m'ont assuré que personne ne croit à l'existence de Dieu dans leur monde ; d'autres disent que l'on y croit à Dieu et qu'on y enseigne son existence plus même qu'ici. »

— Parmi nous autres, spirites de l'ancien monde, qui ne se trouve singulièrement embarrassé d'expliquer pourquoi la réincarnation est si universellement enseignée de ce côté de l'Atlantique, et si complètement niée et rejetée par tous les Esprits, même les plus élevés, de l'autre côté ? J'en atteste les communications si formelles de Ch. Dawbarw, de Hudson Tuttb et de Peebles, les plus connus et les plus estimés des spiritualistes américains. Ils ne repoussent pas la réincarnation comme une vérité prématurée, mauvaise à dire, mais comme une erreur absolue, grossière et pernicieuse. Pourquoi les Esprits élevés anglais mentiraient-ils à ce point ? Peut-on, d'autre part, admettre qu'ils ignorent un fait si banal, si simple, si général ? Pourquoi poussent-ils l'astuce jusqu'à se donner en exemple, eux et leurs amis, non réincarnés depuis des milliers d'années ? Pourquoi font-ils des gorges chaudes des Esprits européens qui, après avoir été d'illustres personnages, se trouvent réduits à d'infimes conditions morales et intellectuelles, ce qui ne prouve guère leur avancement et leur évolution ?

Je ferai encore remarquer à ce propos la grande différence entre la doctrine kardécienne de l'erraticité, — état passé dans l'Espace par les Esprits errants, état de punition et d'expiation des fautes commises pendant la vie terrestre, état de réflexion préparatoire à la prochaine réincarnation — et la théorie enseignée par les Esprits de langue anglaise. Il n'y est plus question ni de vie errante, ni de résolutions à prendre, et pourtant tous les Esprits devraient bien savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Mais il est généralement enseigné qu'après la mort l'Esprit entre dans une vie meil-

leure, matérielle comme celle-ci, et constamment progressive. Ces contradictions fondamentales sont complètement inexplicables.

« Le spiritualiste bien connu et éminent, Dr J.-M. Peebles, ajoute le docteur Funk, m'écrivit au sujet d'objections que j'avais rendues publiques à la suite d'expériences contradictoires, que ces contradictions n'étaient pas rares. Il me cita un cas où un spirite éminent avait consulté *trente* médiums dans le but d'obtenir une communication authentique avec un de ses parents décédé. « Dans ces communications, me dit-il, il y eut vingt-sept contradictions, et aucune preuve d'identité de mon frère. » Il y joignit une copie à la machine à écrire des expériences du colonel J.-L. Dryden, spirite californien bien connu, qui reçut trente-six ou trente-sept communications du monde des Esprits au sujet de son fils, qui avait quitté la maison paternelle pour s'engager dans l'expédition des Philippines. Le colonel y raconte les pérégrinations insensées auxquelles il se livra sur la foi de ces messages. »

Ce sont là de grandes pierres d'achoppement pour l'acceptation entière des théories spirites. Mais si ces théories peuvent recevoir de rudes ébranlements au cours des recherches persévérantes poursuivies sans parti pris les faits qui leur ont donné naissance ne restent pas moins inébranlables et dignes de la plus persévérante attention.

Passons donc à l'examen des communications du prétendu R. Hodgson.

D'après le Dr Funk, Hodgson aurait essayé de se communiquer, à sa connaissance, par l'intermédiaire de trois médiums différents : M^{me} Piper, M^{me} May S. Pepper, et le révérend Wiggin.

Le professeur James H. Hyslop, directeur de la nouvelle Société des Recherches psychiques américaines, ami de R. Hodgson, ayant étudié avec lui et étudiant encore les phénomènes de la médiumnité de M^{me} Piper, est bien connu de nos lecteurs. Il est inutile d'en parler davantage. C'est lui qui affirme avoir incontestablement communiqué avec son ami Hodgson depuis le décès de ce dernier, et ce sont d'intéressants échantillons de ces communications que nous donne le chapitre III d'*Énigme psychique*.

Hodgson avait promis, comme feu Georges Pelham, à son ami Hyslop, de faire tout son possible pour lui donner des preuves convaincantes de la survie, et d'indiquer à la fois les difficultés que rencontraient les Esprits pour communiquer avec les mortels, en même temps qu'il chercherait à faire connaître les meilleurs moyens à employer pour vaincre ces obstacles. Quelques-unes de ces révélations sont originales et diffèrent beaucoup de ce que croient et enseignent les spirites français. Il nous apprend, entre autres choses, que les Esprits, pour communiquer avec les mortels, se servent de médiums-esprits, qui, comme nos propres médiums, sont dans un état anormal, et que par suite les difficultés sont doubles. Il nous signale

ce fait extraordinaire que, non seulement il y a dans le monde des Esprits une grande opposition à favoriser les communications avec les mortels, mais encore, ce qui est plus singulier, que beaucoup d'Esprits nient la possibilité de communiquer avec les vivants, et même semblent nier l'existence du monde des vivants, ayant oublié sans doute d'où ils proviennent. Parmi eux seraient les savants et le clergé !

Des théories bizarres sont naturellement à ajouter à tant d'autres théories qui nous font penser à cette réflexion de Gérald Massey, un des vétérans du spiritisme en Amérique, que souvent nous abordons le monde des Esprits à l'endroit où se trouvent leurs asiles d'aliénés. Si, en effet, nous avons affaire à des médiums jouissant de leur parfait bon sens, il faut que le choc de la mort ait profondément modifié la faculté de raisonner des Esprits pour que nous puissions nous expliquer certaines communications. Ce fait n'est pas particulier aux Esprits qui quittent ce monde avec la connaissance changée, ou dans l'ignorance du spiritisme. Voici une expérience maintes fois répétée qui le prouve.

Des spirites éminents et éclairés, — Stainton Moses, Myers et bien d'autres encore, — désireux de donner une preuve indiscutable de leur retour après leur mort, avaient écrit et cacheté une lettre, contenant une certaine phrase connue d'eux seuls. Cette lettre, confiée à un ami, ne devait être ouverte qu'après leur mort. La révélation de son contenu par un médium devait fournir la preuve de l'identité de l'Esprit communiquant. On ne peut douter que ces grands Esprits, ces excellents spirites, n'aient fait tous leurs efforts pour tenir leur promesse. Mais si, à mainte reprise, un Esprit s'est présenté en leur nom, prétendant pouvoir fournir la preuve requise, vérification faite, jamais, à ma connaissance, il n'a pu dire quoi que ce soit approchant, même de loin, de la révélation attendue. Qu'en conclure ? Le moins que l'on puisse dire est que les difficultés sont grandes, et que la communication est loin d'être établie aussi simplement qu'on le croit communément. Aussi attendons-nous avec impatience le travail que nous promet Hyslop, dans le journal de sa société, et démontrant que c'est bien avec son ami Hodgson qu'il s'est entretenu.

Le Dr Funk, avons-nous dit, croit que Hodgson s'est encore manifesté par le médium M^{me} S. Pepper. Voici la substance de ce qu'elle aurait dit : « L'Esprit d'Hodgson n'est pas encore assez fort pour communiquer lui-même. Ayant cherché la vérité par des moyens scientifiques il se trouve moins avancé que s'il ne s'était occupé que de son développement spirituel. Vous avez une lettre qui lui est adressée, dans laquelle vous lui demandez qui il voudrait avoir pour successeur, etc... »

En effet, le Dr Funk avait bien dans sa poche une lettre écrite par lui et contenant précisément cette question. Ce fait est remarquable mais il le

serait bien davantage si le contenu de la lettre avait été écrit par Hodgson et fût resté inconnu de l'expérimentateur.

Un troisième médium prétendit parler au nom du même Esprit. C'est le révérend Wiggin, qui dirige à Boston une église spirite. Le 20 janvier 1906, étant en séance, il annonçait dans un assez long discours, attribué à Hodgson, qu'il avait un message pour « son vieil ami de New-York, le Dr Funk. Dans ce message, disait-il, se trouve une preuve qui le convaincra, ainsi que le monde entier, de mon identité. » Il lui révèle alors qu'il a rencontré sa femme dans le monde des Esprits, et qu'elle lui a raconté que, si elle n'était pas montée sur une chaise pour ajuster des rideaux devant une fenêtre, elle serait encore au nombre des vivants. Elle est tombée, ajouta-t-il, s'est blessée au pied et en est morte. »

Le Dr Funk fait remarquer que sa femme est morte en couches, d'une péritonite, mais que sa mère est morte, il y a quarante ans, à peu près de la façon décrite. En descendant d'une chaise elle a mis le pied sur une aiguille, et cette petite blessure, en s'envenimant, a occasionné sa mort. Malheureusement le Dr Funk lui-même avait publié le fait récemment dans les journaux.

L'Esprit de Hodgson, prié d'expliquer son erreur, le fit dans une séance suivante, mais les explications sont tellement embrouillées, tellement incompréhensibles, que l'incident tout entier est plutôt défavorable à la thèse de l'identité, qui devait y trouver une si éclatante démonstration.

Je passe au chapitre qui traite des « Voix indépendantes ». L'auteur emploie quatre-vingts pages à nous exposer treize séances qu'il consacra à l'examen de ce phénomène, peu connu dans nos pays, et qui soulève d'ailleurs tant de suspicion. On sait qu'il consiste en ceci : La salle de séance étant plongée dans l'obscurité la plus complète, un porte-voix, placé devant le médium, est censé se soulever de lui-même, et plusieurs Esprits, parlant directement dans cet instrument, adressent des discours aux assistants.

Une séance de ce genre a eu lieu, paraît-il, dernièrement au cercle spirite Allan Kardec à Paris.

Il va sans dire qu'il faut s'entourer de précautions judicieuses pour ne pas être la dupe de charlatans. Dans la séance à laquelle je viens de faire allusion, on avait attaché le médium sur sa chaise de façon qu'il ne puisse se servir de ses mains, sa robe avait été clouée au plancher, et ses liens cloués au mur. A mon avis deux précautions auraient dû être prises en plus. On doit s'efforcer de tenir une conversation avec le médium pendant que l'Esprit parle. On peut encore prier le médium de conserver dans sa bouche une certaine dose de liquide qu'il doit rendre exactement après que l'Esprit a parlé. Bien entendu il faut s'assurer que le médium ne cache pas

un récipient dans lequel il peut se débarrasser du liquide et le reprendre avant que la lumière soit rallumée.

Dans le cas du Dr Funk, le médium était une M^{me} French, de Buffalo, vieille femme atteinte de surdité, veuve d'un officier et apparentée à la famille Pierrepont, une des plus connues des États-Unis. L'Esprit qui se manifeste par son intermédiaire déclare s'appeler « Jaquette rouge » et être l'Esprit d'un Peau-Rouge. Sa voix est forte, tandis que celle de M^{me} French est faible et cassée. L'une, dit l'auteur, ne s'entend pas au-delà des limites d'une petite chambre, l'autre peut tenir pendant plus d'une heure un discours dans une réunion de plus de 2.000 personnes. Toutes sortes de précautions fort judicieuses, longuement expliquées par le docteur, furent prises à ces séances pour écarter le plus possible l'hypothèse de fraude. Il serait fastidieux de les relater ici.

Les enseignements de « Jaquette rouge » ne sortent guère des généralités que l'on entend à toutes les séances spirites. Il émet cette assertion originale que, dans le monde des Esprits, on entend ce que l'on veut et l'on se crée le monde que l'on veut. Si contraire que soit cette affirmation aux idées reçues généralement, elle a toutefois l'avantage de nous expliquer parfaitement les contradictions qui nous viennent des Esprits. On comprend ainsi que le catholique voit le ciel, l'enfer et la vierge Marie; que le banquier continue à faire des opérations de Bourse; que le criminel soit poursuivi par des scènes de meurtre, quand il a des remords, et qu'il continue paisiblement à mal faire quand il n'en a pas; que certains Esprits enseignent la réincarnation et d'autres point, que les Peaux-Rouges chassent le gibier dans les vastes prairies de leurs ancêtres, etc., etc. Mais alors que faut-il entendre par ces deux mots : Réalité, Vérité?

J'ai suffisamment montré ce que chacun de nous peut puiser dans *The Psychic Riddle*, soit que l'on veuille y trouver le récit de nouveaux phénomènes spirites bien observés, soit que l'on y cherche des documents pour l'étude des causes d'erreur si nombreuses qui se glissent dans les communications spirites, et rendent si difficile l'affirmation positive de cette grosse question de l'identité des Esprits, qui est bien en effet la clef de l'éternelle « Enigme psychique ».

PRUDENS

CORRESPONDANCE

Monsieur Gabriot,
98, avenue Ledru-Rollin,
Paris, XII^e.

La rédaction de la *Revue Spirite* remercie M. Gabriot de sa belle communication spirite qu'elle regrette de ne pouvoir publier.

Elle en reçoit un si grand nombre en vers et en prose que ses soixante pages ne suffiraient pas à les faire connaître à ses lecteurs.

De même pour la poésie adressée par M^{me} Moreau de la rue Mouffetard. Évidemment l'esprit qui l'a dictée avait une teinture de poésie, mais entre toutes les communications versifiées, nous choisissons celles qui ne demandent que peu de corrections.

COMMUNIQUÉ

Suivant le désir exprimé par M. le D^r J. Pérès, consul, secrétaire-adjoint de l'Académie Internationale des Arts, Sciences et Lettres de Toulouse, nous nous empressons de soumettre à nos lecteurs la circulaire suivante qu'il veut bien nous communiquer :

Académie Internationale des Arts, Sciences et Lettres de Toulouse.

Messieurs,

Messieurs les intéressés sont informés que les sessions annuelles des divers examens et concours auront lieu aux mois de juin et novembre 1907.

Les candidats étrangers peuvent, dès maintenant, envoyer leurs ouvrages.

Le secrétaire est chargé de fournir tous les renseignements qui lui sont demandés.

La correspondance doit être adressée à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie Internationale à Toulouse (France).

Instruction pour la conduite des groupes spirites

Par Oxon (Stainton Moses).

Si vous voulez savoir si le spiritisme est réellement le résultat de l'imposture et de la jonglerie seuls, essayez vous-même. Si vous pouvez être intro-

duit auprès de quelque spirite expérimenté, en la bonne foi de qui vous ayez confiance, demandez-lui conseil. S'il tient des séances privées, demandez-lui la permission d'y assister. Toutefois, il est assez difficile d'avoir accès dans les cercles privés, et, en général, il faudra vous contenter d'expérimenter dans votre propre famille, ou parmi vos amis, en écartant tous les étrangers.

Formez un groupe composé de quatre à huit personnes, dont la moitié, deux au moins, soient d'un tempérament négatif, c'est-à-dire passif, préférentiellement des femmes, le reste étant positif. Prenez place, en alternant les négatifs et les positifs, autour d'une table sans tapis, suffisamment grande suivant le nombre des assistants. Baissez la lumière et évitez le bruit et le désordre.

Placez la paume des mains à plat sur la surface de la table. Il est inutile que les mains se touchent, bien que cette pratique soit fréquente.

Ne concentrez pas trop votre attention sur la manifestation attendue. Vous pouvez causer modérément, mais évitez les sujets trop frivoles, ainsi que les querelles et les discussions. *L'incrédulité n'est pas un obstacle*, mais le parti-pris décidé d'opposition, de la part d'une personne de volonté forte, peut arrêter, ou même empêcher complètement toute manifestation. Si la conversation tombe, la musique apporte un secours utile, pourvu qu'elle soit agréable et n'irrite pas les oreilles délicates.

Il est essentiel d'être patient, et il peut être nécessaire de se réunir dix à douze fois, à court intervalle, avant que rien se produise. Si après cette expérience vous ne réussissez pas, il faut former un autre groupe. Une heure est l'extrême limite d'une séance sans résultat.

Si la table bouge, diminuez la pression des mains *de part et d'autre* de façon à être sûr que la différence des pressions n'est pour rien dans le mouvement. Au bout de quelque temps il arrivera probablement que le mouvement se continuera, sans que vos mains soient en contact avec la table. Ne faites pas cependant cet essai avant que le mouvement soit bien en train, et ne vous pressez pas d'avoir des réponses.

Quand il vous semble que le moment est venu, laissez quelqu'un du groupe prendre la direction, et agir comme président. Expliquez à l'Intelligence invisible qu'un code de signaux est nécessaire, et demandez un coup, ou une bascule, lorsque l'on est arrivé à la lettre de l'alphabet que l'Intelligence veut donner, pendant que vous récitez l'alphabet.

Un coup signifie le doute.

Deux coups signifient non.

Trois coups signifient oui.

Quatre coups demandent la récitation de l'alphabet.

Cinq coups demandent d'augmenter ou de baisser la lumière.

Lorsque la communication est bien établie, demandez si vous êtes bien placés, sinon, dans quel ordre il faut vous mettre. Après cela, demandez à l'Intelligence qui elle est, quel est le médium de la compagnie, et autres questions de ce genre. S'il se produit de la confusion, il faut l'attribuer aux difficultés inhérentes au début. La patience est le remède. Si vous arrivez à vous convaincre dès le début qu'il est possible de s'entretenir avec une Intelligence indépendante des assistants, vous aurez fait beaucoup.

Les signaux peuvent être des coups (raps) ou des balancements. Le code, de signaux est le même. Demandez que les raps se produisent nettement sur le plateau de la table, ou dans une partie de la chambre où ils ne peuvent être faits par personne, mais évitez toute exigence inutile. Laissez l'Intelligence agir à sa guise. Il dépend considérablement des assistants que les manifestations soient élevées, frivoles, ou même menteuses.

Si vous voyez que l'Intelligence essaie d'entranser le médium, ou se montre violente, demandez que l'essai soit différé jusqu'à ce que vous ayez parmi vous un spirite sage et expérimenté. Si l'on ne tient pas compte de votre demande, levez la séance. Le développement d'un médium à transe peut déconcerter les chercheurs au début.

Enfin, soumettez les résultats que vous avez au contrôle de la raison. *Ayez du sang-froid, du calme et un clair jugement.* Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, car, quoique le monde invisible contienne des Esprits sages, il est aussi le réservoir de toutes les folies, de toutes les vanités et de toutes les erreurs humaines, et tout cela est plus près de nous que ce qui est sage et bon. Défiez-vous des noms célèbres. *N'abandonnez pas une seconde l'usage de votre raison.* Ne vous livrez pas à une recherche, qui est vraiment chose solennelle, dans un esprit de pure curiosité et de frivolité. Gardez un désir respectueux pour ce qui est pur, bon et vrai. Vous serez récompensés si vous obtenez la conviction de la survie, pour laquelle une vie bonne et pure est la meilleure et la plus sage préparation.

M. A. OXON

COMMUNICATION

Quelle est l'influence des Esprits sur notre monde ?

Nous recevons de l'un de nos correspondants d'Alger la communication ci après :

Groupe Jeanne d'Arc à Alger.

Médium M^{me} Jeanne Fanau.

Vous êtes désireux, je crois, d'après ce que vous avez lu, de recevoir notre avis sur ce sujet.

Nous ne pouvons pas vous livrer entièrement le plan d'une destinée ; ceci n'est pas encore permis de connaître aux hommes comme vous. Vous pouvez cependant savoir que la destinée tracée à l'esprit prêt à s'incarner, et choisie ou non choisie par lui, est toujours fixée pour les principaux événements de la vie terrestre de cet esprit ; l'influence invisible ne se manifeste pas dans les petits détails et les petits incidents de la vie journalière, elle se fait sentir dans les cas les plus graves.

C'est un tort de croire que la protection des Esprits se donne plus facilement à des incarnés indignes plutôt qu'à des incarnés méritants. N'oubliez pas, dans vos considérations sur la destinée de tel ou tel homme, que cet homme l'a faite lui-même par son passé, car il est avant tout « esprit » et la matière voile parfois à vos yeux ce point essentiel. Ne confondez point « l'homme » et « l'esprit ». La destinée est toujours ou une réparation ou une épreuve ou un sacrifice en vue du développement plus rapide de l'Être. Elle est tracée, oui, mais non comme vous, mortels, vous le figurez.

Je ne puis vous éclairer davantage sur ce point, notre loi est inviolable.

OSCAR BRESTEN

Guide du groupe Jeanne d'Arc.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret la désincarnation, à l'âge de vingt-neuf ans, d'une spirite convaincue, M^{me} Amélie Biehler. Assurée de la réalité de ses croyances, c'est avec calme et résignation qu'elle a regagné le monde spirituel. Dans cette douloureuse circonstance nous offrons à la famille nos plus sincères condoléances.

BIBLIOGRAPHIE

The Stellar Ray (Le rayon stellaire), revue mensuelle imprimée à Détroit (Michigan), États-Unis, par The Astro publishing C^e, est déjà une ancienne publication, puisqu'elle édite cette année son volume XVIII^e. Nous avons été heureux d'en recevoir un certain nombre d'exemplaires à offrir à nos abonnés.

Dans le numéro de mai, l'une de nos plus charmantes visiteuses, M^{me} Ella Wheeler Wilcox, l'écrivain et poète si distingué, a bien voulu

raconter, en souvenir de son passage à Paris, ses visites à la librairie, 42, rue Saint-Jacques, où elle dit quelques paroles aimables à l'adresse des habitués de ces réunions matinales simples et amicales d'autrefois. Si M^{me} Ella Wheeler Wilcox revient cette année en France, nous lui assurons que l'excellent accueil qui est dû à sa personne et à son talent lui sera offert au cercle Allan Kardec, 67, rue Saint-Jacques, où elle trouvera une société digne d'elle.

La rédaction de la *Revue Spirite* envoie ses compliments et ses vœux au *Rayon d'Étoile* et le prie d'adresser plus spécialement le souvenir de son rédacteur en chef à M^{me} Wheeler Wilcox qui l'a si bien accueilli lors de son passage à Paris.

LÉOPOLD DAUVIL

Contes Furtifs, par J. ESDIN, 1 vol. in-12 : 2 fr. 50. — *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Ce sont des histoires étranges, d'un intérêt captivant, qu'on lit avec émotion. Mais ne vous y trompez pas ! Sous le tissu gracieux des drames se cachent une consolation et un enseignement qu'il est aisé de découvrir. Tous les lecteurs estimeront que *Contes Furtifs* est un ouvrage de qualités rares, et qu'il mérite une place de choix parmi les meilleurs.

Les Mystères de l'Univers, réponse aux **Énigmes de l'Univers**, de HAECKEL, par le comte de TROMELIN, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-12 de 372 p. Prix : 3 fr. — *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Les Mystères de l'Univers ne sont en quelque sorte que la préface d'une œuvre colossale. Cependant, les faits nouveaux, les aperçus captivants, les originales conceptions, dont le mérite repose sur des observations positives et des déductions rigoureuses abondent dans cet ouvrage. L'auteur, bien connu dans le monde scientifique par ses travaux d'érudit mathématicien, est aussi un éminent occultiste ; avec une conscience forte, il aborde les problèmes qui passionnent depuis longtemps le monde des savants. C'est dans ces conditions qu'il étudie tout particulièrement la Création et qu'il l'éclaire d'une lumière intense. Avec non moins de clarté, il explique, dans une analyse serrée, ce qu'il faut entendre par l'Esprit, ce que sont les Êtres, l'Homme, la Personnalité et l'Immortalité. Il expose scientifiquement la Genèse de l'Homme, des Origines et les Fins des Êtres.

À l'encontre de Haeckel, — qui néglige les phénomènes occultes, que tous les savants devraient connaître et discuter, qui nie l'Intelligence suprême et n'attribue aux Lois admirables qui régissent l'Évolution universelle d'autre cause que le hasard, — le comte de Tromelin discute, appuie ses théo-

ries sur des faits qu'il est intéressant de suivre dans cette œuvre de logique serrée, de rationalisme mathématique. C'est par ses qualités de science et de sincérité que se recommande ce travail qui ouvre des voies nouvelles à la science orthodoxe.

Nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs l'apparition du n° 1 de la 3^e année de la **Revue de la Question Louis XVII**. Cette Revue a été l'initiatrice des études et des recherches nombreuses qui s'attachent à ce captivant problème et dont l'intérêt s'accroît tous les jours. Le côté exclusivement historique de cette publication a été la cause de ce succès; il faut dire que, parmi les collaborateurs, nous relevons les noms de MM. OTTO-FRIEDRICH, HENRI PROVINS, A. BOURGEOIS, PAUL MACQUAT, FERLET, DE BOURBONNE, d'ERSKY, etc.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs, adressés à l'éditeur, H. DARAGON, 30, rue Duperré, Paris.

ROBERT FLUDD : **Traité d'Astrologie générale** (*de Astrologiâ*), annoté et traduit pour la première fois en français par PIERRE PIOBB (1 vol. petit in-8°) sur papier d'alfa (Franco 10 fr.) — H. DARAGON, éditeur, 30, rue Duperré, Paris.

Ce volume n'est pas seulement un traité d'astrologie qu'apprécieront certainement ceux qui s'inquiètent de la mystérieuse influence des astres sur ce bas monde, c'est aussi un document qui suscitera la curiosité de tous les gens de science et surtout des astronomes.

Robert Fludd jusqu'ici n'avait été ni réédité ni traduit en aucune langue: ses écrits célèbres étaient demeurés dans leur texte latin primitif que seuls les philosophes et les chercheurs avaient parcouru et avaient pillé. Nous devons être reconnaissant à M. Pierre Piobb de commencer aujourd'hui la publication des œuvres de l'illustre savant anglais du xvii^e siècle. Cette édition arrive à son heure, alors que la science officielle voit ses théories un peu bouleversées par les découvertes récentes et qu'elle commence à comprendre les hypothèses des anciens sur le fonctionnement du monde. Le traducteur, qui est un érudit d'occultisme et un homme de science très averti, s'est appliqué à rendre le texte avec une remarquable fidélité et à l'éclairer de notes judicieuses. L'éditeur, qui est bien connu pour les soins qu'il apporte à ses publications, a particulièrement mis en valeur celle-ci. C'est donc là un ouvrage de tout premier ordre et en tous points intéressant.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.